

**La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[<http://melusine-surrealisme.fr>],
est une production de l'APRES
(Association pour l'étude du surréalisme
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 31



Sommaire

Hyperlien pour atteindre.....	1
Appel à contribution : Revue <i>RILUNE</i>	2
Roman : « Le Jasmin Noir » de Wafa Ghorbal, vers un nouveau surréalisme tunisien ?.....	2
Wafa Ghorbel, Le jasmin noir	3
Critique cinéma : «Peggy Guggenheim», un portrait par la bande.....	8
Expositions : La servante idéale, l'aménagement du territoire, et Mme Michu surréaliste (Arles 3) ..	10
Exposition : Jacqueline Lamba à La maison de Brian.....	13
Vidéo en ligne : Julien Gracq et Salvador Dalí évoquent l'aspect religieux du surréalisme	14
L'année 1917 : Dada et l'invention du surréalisme	14
Agenda	15

Hyperlien pour atteindre

Deux abonnés nous ont signalé qu'ils avaient des difficultés avec les hyperliens parsemant ce bulletin hebdomadaire.

Bien que nous opérons une vérification sur chaque lien posé , nous ne disposons pas du matériel suffisant pour tester tous les systèmes, tous les modèles d'appareils et toutes les applications avec lesquels ce message sera lu. Soyez assurés, cependant, que les dits liens fonctionnent au moins sous Windows avec Internet et Mozilla.

De toutes façons, si vous ne parvenez pas à atteindre le site indiqué, vous pouvez recopier son adresse et la coller sur votre opérateur de recherche.

Nous sommes désolés de ces complications, indépendantes de notre volonté, et sollicitons votre indulgence.

Appel à contribution : Revue *RILUNE*

Nous sommes heureux de vous annoncer que le numéro 12 de *RILUNE – Revue des littératures européennes* sera publié en novembre 2018 et sera consacré au rêve dans les littératures européennes. Nous vous invitons à découvrir l'appel à contributions pour ce nouveau numéro, intitulé « Dormir, transcrire, créer : le rêve littéraire à travers les genres, les domaines et les époques », à l'adresse suivante : https://www.fabula.org/actualites/rilune-revue-des-litteratures-europeennes-n-12dormir-transcrire-creer-le-reve-litteraire-travers_80349.php.

En vous remerciant de votre attention, nous restons à votre disposition pour toutes informations complémentaires ; veuillez également agréer nos salutations les plus distinguées, Fulvia Balestrieri

Roman : « Le Jasmin Noir » de Wafa Ghorbal, vers un nouveau surréalisme tunisien ?

<http://nawaat.org/portail/2017/07/22/roman-le-jasmin-noir-de-wafa-ghorbal-vers-un-nouveau-surrealisme-tunisien/>

22 Jul 2017

Le jasmin est un arbuste aux fleurs souvent blanches et parfumées. Chez Wafa Ghorbal, le jasmin est noir. A Nabeul, ville éternelle de jasmins, la jeune romancière tunisienne est invitée au Nabeul Book Club, le 24 juillet 2017, pour parler de sa première création, *Le Jasmin Noir*, sortie en mars 2016.

<http://nawaat.org/portail/2017/07/22/roman-le-jasmin-noir-de-wafa-ghorbal-vers-un-nouveau-surrealisme-tunisien/>

Mohamed Nafti

Le Jasmin Noir est d'un goût littéraire qui sent le classique mais il ne faut pas le confondre avec le célèbre parfum industriel moderne. Nabeul Book Club est un groupe de lecteurs amateurs qui ne se soucient guère des exigences du roman, ne prêtent pas beaucoup d'attention à sa logique ou ses postulats. En contre partie, ils sont exigeants dans le domaine de la clarté car c'est à partir du moment où la pensée de l'auteur prévaut sur le style que les lecteurs de ce groupe envahissent le roman, l'acceptent et s'y attachent tendrement. Ils auront tout le temps de discuter de l'œuvre en présence de l'auteur, mais pour leur donner l'eau à la bouche, il convient de leur présenter quelques propos nécessaires pour alimenter la discussion de l'œuvre.

Le titre non réaliste annonce la couleur de l'œuvre ou mieux : le goût. On va dire le parfum du livre. A priori, ce n'est pas du bon goût. Vous allez dire désagréable, je vous répondrai que les créations sublimes n'échappent pas à cette règle. L'homme a été créé à partir d'une matière qui ne sentait pas bon. C'est toujours une affaire de parfum. Ainsi, d'entrée de jeu, l'auteur commence à fustiger notre bêtise ou notre compréhension pour nous imposer sa propre conception des goûts et des valeurs. Par courtoisie, on va accepter pour deux ou trois heures l'obscurité de ce jasmin et continuer à explorer le livre pour déchiffrer l'image enfouie du texte. Et comme il ne sera pas facile aux amateurs de cerner l'essence de cette image, de cette pensée de l'auteur, il ne nous reste plus qu'à encenser la vanité de l'auteur en attendant sa réplique et ses arguments pour mieux sentir le parfum du jasmin noir.

Le Jasmin Noir de Wafa Ghorbal est un parfum triste d'un viol de première jeunesse. Un parfum désagréable. J'aurais dû dire odeur, mais le jasmin rime avec parfum même si les propos ne sont pas réalistes. Ce viol, ou mieux, ce voile noir a inspiré toute l'histoire racontée par une narratrice qui n'est pas Wafa Ghorbal mais qui lui ressemble en plusieurs points. On sent un parfum de révolte d'une jeunesse qui s'insurge contre les valeurs d'une société faisandée, contre les tabous imposés par une vieille génération qui n'aperçoit aucun voile à l'horizon et qui s'entête à voiler sa nudité et violer l'âme de sa jeunesse. L'auteur se révolte contre les coutumes avec beaucoup de courage en mâchant longuement les propos et en s'étendant largement sur les scènes sentimentales, chose qui n'est pas habituelle chez nos auteurs. Une forme de transgression de l'interdit, un comportement qui n'est pas réaliste dans nos traditions. C'est aussi une manière de refus des conventions dans le domaine moral imposé par notre société.

Ce style d'écriture qu'on a pu noter chez d'autres jeunes auteurs tunisiens tourmentés et révoltés après la Révolution de janvier 2011, est-il annonciateur d'un courant surréaliste tunisien d'un type nouveau ? On remarque des thèmes communs de Cauchemars de Khaoula Hosni, de Rêves perdus chez Mohamed Harmel. Chez Wafa Ghorbal, la nuance est vive. Le jasmin est couvert d'une burqa. La thèse sur le mal de Georges Bataille, les règles d'écriture, le ton qui frôle la vulgarité et la provocation et le penchant pour la musique, sont-ils des indices forts de son engagement dans ce courant littéraire et artistique qu'on croyait fini et qu'on appelait surréalisme ? Bonne chance à Wafa Ghorbal.

Wafa Ghorbel, Le jasmin noir

<https://la-plume-francophone.com/2017/04/08/wafa-ghorbel-le-jasmin-noir/>

Posté par [La Plume Francophone](#) 8 avril 2017

Le jasmin noir de Wafa Ghorbel ou l'écriture des passions par Haytham Jarboui

Il n'est pas aisé de classer *Le jasmin noir* qui se situe aux frontières de plusieurs genres. Il est à la fois un roman épistolaire, un journal intime et une autofiction. Mais quelle est l'intrigue de cette œuvre inclassable sur le plan générique ? Il ne s'agit pas certes d'une intrigue classique. C'est l'histoire d'une narratrice anonyme qui adresse trois lettres à son violeur dans lesquelles elle évoque des fragments de sa vie, notamment son retour au pays natal (la Tunisie) après avoir passé des années en France pour terminer ses études. Dans son pays d'accueil, elle a connu les aléas de l'amour et la rupture. Elle s'est produite sur scène, accompagnée d'un pianiste. Cette rencontre ne manquait pas de jeu de séduction. Toutefois, ce personnage connaît une véritable crise qui est si profonde que la narratrice n'a pas pu rafistoler sa blessure par l'union idéale à laquelle elle aspirait, c'est-à-dire un mariage qui rompt avec la tradition. La crise se perpétue jusqu'à la fin du roman où priment les analyses psychologiques et le regard critique vis-à-vis de la société tunisienne au sein de laquelle la narratrice a grandi. Dans ce roman, l'héroïne écrit ses passions, ses désespoirs, ses jubilations et sa révolte. Une rhétorique des passions



« C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature », a écrit **André Gide** dans son *Journal* pour mettre l'accent sur la primauté des « passions tristes¹ » en littérature. *Le Jasmin noir* se situe dans le sillage de cette conception, puisqu'il consacre *le pathos* qui ne doit pas être néanmoins considéré comme un domaine inférieur ou moins important. **Charles Péguy** note qu'« il faut renoncer à cette idée que le pathétique forme un royaume inférieur »², et ajoute que « nous connaissons tous des passions qui sont claires comme des fontaines »³. D'ailleurs, les passions de la narratrice du *Jasmin* sont claires comme l'eau de roche. Pour les sublimer⁴, elle a choisi d'écrire trois lettres dans l'urgence : « Il est deux heures et demie du matin, une envie indomptable d'écrire, de t'écrire, m'envahit, me saisit, me cloue face à une feuille vierge assoiffée des caresses, des sillons d'un stylo bavard longtemps abstenu... »⁵. Cette entreprise d'écrire en urgence est comparable à celle de **Cioran** chez qui l'écriture est inévitable, ce qui fait penser à ce « coup de hache » de **Kafka** : « Dieu ne veut pas que j'écrive, mais moi je dois »⁶. Si la narratrice a décidé d'écrire ces lettres, ce n'est pas seulement dans le but de lutter contre l'oubli (l'oubli de soi), mais aussi de se débarrasser d'un fardeau qu'elle a dû supporter deux décennies : « vingt ans de gestation sont largement suffisants !⁷ ».

Les lettres sont adressées à une personne dont l'identité est hypothétique : les écrit-elle à un amant ou à un mari ? En effet, on ne saura celui à qui sont adressées les lettres qu'à la deuxième partie du roman. Il s'agit de son violeur qui est devenu « le banquier de [son] père⁸ ». Ce destinataire est la cause de sa déchirure qui la marquera toute sa vie : « Toi ! Ma déchirure familière, ma peur persévérante, mon ombre importune... »⁹. Dès les premières pages, l'écriture plonge le lecteur dans un univers angoissant. Le titre et la couverture du roman en témoignent : un titre en couleur vermeil sur un fond noir. En effet, le titre appelle un couple antithétique : le noir et le blanc, c'est-à-dire la lumière et les ténèbres (La romancière a-t-elle été inspirée par l'oxymore de **Gérard de Nerval** « un soleil noir » ?). Toutes les composantes du « régime diurne de l'image » – pour renvoyer à **Gilbert Durant** – sont présentes en amont. La narratrice évoque la nuit comme complice de l'écriture (« Nous avons la nuit et

une liasse de feuilles voraces, à ton image, devant nous.¹⁰ »), et l'invoque comme une incantation, d'où les trois récurrences « il est deux heures et demie du matin ». La nuit hante et angoisse autant la narratrice que le lecteur : « Je vis dans une nuit infinie... une nuit infinie vit en moi... tu vis en moi... tu grandis en moi¹¹ ». Certes, il ne s'agit pas de la nuit des amoureux en sérénade, où l'on voit un ciel constellé de mille étoiles et le clair de lune pour être « à contretemps du jour et de leur société¹². » Ce n'est pas non plus la nuit mythologique qui interpelle Éros qui doit avancer dans l'obscurité pour ne pas voir la beauté exaltée de Psyché. La nuit – qui constitue l'imaginaire de la narratrice – est favorable à la rupture et à la syncope¹³. Cette nuit traduit le dilemme que vivait le personnage, ainsi que sa révolte, ce qui fait penser à la conception de la nuit chez **Georges Bataille** qui disait que « la nuit est elle-même la jeunesse et l'ivresse de la pensée ; elle est tant qu'elle est la nuit, le désaccord violent. Si l'homme est en désaccord violent avec lui-même, son ivresse printanière est la nuit...¹⁴ ». Cette expérience est digne d'une « expérience intérieure »¹⁵ au sens bataillien encore une fois, où la narratrice explore son intériorité en s'opposant à toute forme d'autorité et en remettant en questions les valeurs dominantes.

Entre deux cultures

Le désaccord caractérise la narratrice de ce roman qui est révoltée contre un ordre établi, tirillée entre deux cultures : une qui est occidentale (française) et une autre qui est maghrébine (tunisienne) : « Ici je ne pense qu'à là-bas, je ne rêve que de là-bas, et là-bas, je n'arrive pas à me détacher d'ici, définitivement nostalgique...¹⁶ ». La société dont fait partie l'héroïne renferme tant de contradictions. Ainsi la narratrice écrit-elle à la onzième partie de la première lettre : « Tout est fait dans l'excès et la contradiction dans cette société, à la fois, si proche et si éloignée de mes attentes¹⁷ ». Elle conçoit son orientalité et sa tunisianité comme une entrave qui empêche son corps de se libérer. Ce corps est à la fois amoureux et blessé, et il est incapable d'une « scission douloureuse » et doit demeurer un corps polisé (conforme à une organisation et une stratification de la cité qui désavouent le corps féminin). Le corps amoureux, dans le roman, n'échappe pas au départage entre pays d'accueil et pays de naissance, entre tradition et liberté, entre parole et silence.

En effet, la narratrice a connu l'amour alors qu'elle continuait ses études en France. Et c'est bien « le vert paradis des amours enfantines »¹⁸ que décrit la romancière, faisant confondre les échos des amours impossibles d'un Paul et Virginie dont le corps refuse de se réaliser dans l'étreinte amoureuse, et les amours shakespeariennes où l'union des amoureux n'est possible que dans un au-delà rêvé. Cette impossibilité suscite chez la narratrice un sentiment de désespoir et une crainte. Partant, les doutes se renforcent et accentuent l'aliénation symbolique de la narratrice par rapport à son propre corps qui semble étranger à elle-même. Elle finit par écrire une lettre à son amant pour lui annoncer la rupture à cause des différences culturelles :

De plus, nous sommes tellement différents ! Tu es athée, je suis croyante, tu es Français malgré tes origines et ta naissance, je suis orientale de la tête aux pieds, tu es libre, je ne l'ai jamais été et je n'oserai jamais le devenir...¹⁹.

Le corps de la narratrice écrit et s'écrit (s'écrie !) au rythme du corps biologique. Il est syncopé au ravissement de l'amour (ravi aussi à l'enfance !). Les suspensions sont nombreuses dans le roman et semblent traduire, non l'hésitation et les non-dits, mais la suspension et le temps d'arrêt entre chaque battement du cœur : « Sur le rythme de ma respiration haletante, je vois défiler les images autour desquelles ma vie s'est construite (*dé-construite* ?)²⁰ ». L'écriture du corps (« du » est article indéfini génitif) correspond parfaitement à la construction d'un corps romanesque qui est désiré et désirant. Le

corps de l'écriture exprime les jouissances du corps de la narratrice, ce qui fait que le lecteur ressent l'euphorie, mais cette euphorie est teintée d'angoisses et se confronte aux tribulations qu'a vécues l'héroïne.

Le roman se lit à vrai dire comme un ensemble de paysages traduisant « l'expérience intérieure » du personnage. Ces paysages ne sont point extérieurs au personnage, mais ils sont enveloppés en cette femme, et font naître le désir au sens deleuzien chez le lecteur, puisque ces paysages sont constitués par agencement. Le désir est consubstantiel au texte lequel le lecteur cherche à travers les béances du langage une correspondance avec le réel. La narratrice use des mots pour exorciser les maux qui la hantent comme un diable au corps. Elle évoque ses amours perdues en écrivant aussi rapidement que possible pour ne pas voir le visage des mots, tel Orphée qui devrait traverser les enfers sans regarder le visage d'Eurydice de peur de la perdre à jamais. Les mots en disent trop – ou presque – et ne doivent pas se taire, au risque de succomber au silence, allié stratégique de la nuit quand les amoureux se taisent pour se regarder et s'embrasser.

Jacques Brel et Léo Ferré

Tout est affaire de corps et de passions dans le *Jasmin* étant donné que la femme qui raconte son histoire à la manière de *La femme de trente ans* à l'aube du vingt-et-unième siècle évoque les étapes de sa vie. L'introspection est la technique adoptée par l'auteure qui livre des émotions et des passions à l'état brut sans user de beaucoup d'artifices. Cette écriture rappelle les romans de **Marguerite Duras**, en l'occurrence *L'Amant*. Le langage du roman est celui de l'immédiat pour garder à chaud des événements qui n'ont rien d'ordinaire et sont érigés au statut des romances qui font rêver les âmes sensibles et suscitent les émotions à une ère où « la société de spectacle²¹ » a pris le dessus et a transformé en marchandise les désirs, les émotions et même l'art qui, d'ailleurs, occupe une importance primordiale dans le roman.

En effet, la musique est présente dans quasiment toute l'œuvre. Elle est à la fois un signifiant et un signifié. La musique constitue un signifiant dans la mesure où le langage se substitue aux notes sur un solfège. Les envolées lyriques de la narratrice, quoique interrompues par des méditations poétiques sur sa condition de femme, font jubiler le lecteur. De ce fait, le langage, dans le roman, est musical et fait entendre une symphonie (ou un concerto à violons et à clarinettes). N'y a-t-il pas quelque part une inspiration vivaldienne, particulièrement des *Quatre Saisons* (essayons de lire le roman en écoutant cette composition) ? Peut-être oui, puisque le roman est un ensemble de tableaux dont chacun suscite des émotions différentes ; on passe souvent du rire (jubilatoire) aux larmes, de l'amour au dégoût de l'existence (quand les amoureux se séparent), de la grâce à la disgrâce sans « perdre d'ouïe » les vibrations des mots qui, pour utiliser une métaphore classique, agissent comme un archet sur les cordes du cœur, mais aussi sur le corps. Ce corps est érotisé par la musique et les notes du piano ; l'amour charnel revoit le jour lors des performances musicales, quand la narratrice se produisait sur scène en chantant les standards de la chanson française et du jazz. Les références à la musique et la reprise des paroles des chansons de **Jacques Brel**, d'**Yves Montand** et de **Léo Ferré** sont les points d'attache à Paris, autre lieu hétérotopique dans le roman.

Le Jasmin noir est l'éloge des amours sincères et de la révolte contre *la doxa*. C'est par les passions qui sont « les plus partagées parmi tous les mortels » et par la musique qui est un langage aussi universel que la narratrice parvient à faire tressaillir le lecteur et secoue son indifférence, loin de la compassion et de la pitié, afin de comprendre sa condition de femme, ce qui garantirait une prise de position

favorable à cause. La plaidoirie de la narratrice qui a opté pour une rhétorique des passions, serait peut-être un appel pour dénoncer la violence perpétrée par la société contre la femme.

1 Dans la théorie des affects, Spinoza emploie le concept de « passions » pour parler de l'influence du monde extérieur sur notre corps, contrairement à Descartes qui pense que les « passions tristes » apparaissent par l'influence de l'âme sur le corps. Spinoza distingue trois types de passions : les passions actives, les passions passives et les passions tristes. Selon Spinoza, « les passions tristes » diminuent le *conatus* de l'individu. Dans *Le Jasmin noir*, « les passions tristes » sont le moteur de l'écriture et de la création.

2 **Charles Péguy**, *Note sur M. Bergson*, in *Œuvres en prose*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1261. Cité par **Gisèle Mathieu-Castellani**, *La rhétorique des passions*, Presses Universitaires de France, Coll. « Écriture », 2000, p. 1.

3 *Ibid.*

4 « Sublimier » est employé au sens métaphore, c'est-à-dire au sens d'idéaliser et de purifier, et non au sens psychanalytique théorisé par Sigmund Freud.

5 **Wafa Ghorbel**, *Le Jasmin noir*, La Maison Tunisienne du Livre, 2016, p. 19.

6 Citée par **Philippe Sollers** dans *La guerre du goût*, Gallimard, Coll. « Folio », 1996, p. 383.

7 **Wafa Ghorbel**, *op.cit.*, p. 19.

8 *Ibid.*, p. 72.

9 *Ibid.*, p. 21.

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*, p. 23.

12 **Catherine Clément**, *La syncope. La philosophie du ravisement*, Grasset & Fasquelle, 1990, p. 60.

13 Sur le quatrième de couverture du livre de Catherine Clément, l'éditeur a présenté cette définition : La syncope ? Elle peut être médicale, grammaticale, musicale, poétique. Elle est d'abord une suspension du temps et une absence du sujet. Une éclipse cérébrale » telle qu'on la nomme aussi « mort apparente ». Un instant en moins qui ouvre sur une vie autre. Et pourtant la syncope, ce « faux pas du cerveau », est un ressort secret de la vie. Un coup de foudre, un tango, un orgasme, une extase, une angoisse, une ponctuation, un éternuement... Autant de ravisements nécessaires. La pensée même n'y échappe pas.

14 **Georges Bataille**, *Le coupable, rire et tremblement*, Œuvres complètes, Tome V, Gallimard, 1973, p. 354.

15 « J'appelle expérience un voyage au bout du possible de l'homme. Chacun peut ne pas faire ce voyage, mais, s'il le fait, cela suppose niées les autorités, les valeurs existantes, qui limitent le possible. » (Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, in *Œuvres Complètes*, Gallimard, Coll. « La Pléiade », V, 1973, p.19)

16 **Wafa Ghorbel**, *Op.cit.* p. 89.

17 *Ibid.*, p.86.

18 **Charles Baudelaire**, « Mæsta et Errabunda », *Les Fleurs du mal*, Librairie Générale Française, 1999, 113.

19 **Wafa Ghorbel**, *Op.cit.*, p.47.

20 *Ibid.*, p.20.

21 « La société de spectacle » est le titre-concept d'un essai de Guy Debord, dans lequel il critique radicalement la domination de la société de consommation sur toutes les formes de vie, notamment l'art, ce qui conduit à une aliénation par la marchandisation de l'art dans une société qui est submergée par l'image.

Critique cinéma : «Peggy Guggenheim», un portrait par la bande

http://next.liberation.fr/cinema/2017/07/25/peggy-guggenheim-un-portrait-par-la-bande_1586174

Peggy Guggenheim, la collectionneuse de Lisa Immordino Vreeland (1 h 36).

Par [Elisabeth Franck-Dumas](#) — 25 juillet 2017 à 19:56

Des enregistrements d'interviews retrouvés de la collectionneuse américaine rythment ce documentaire qui retrace le parcours hors norme de cette défricheuse mondaine du monde de l'art.



Le documentaire de Lisa Immordino Vreeland sur Peggy Guggenheim est ponctué d'images d'archives. Photo Happiness Distribution

Il y a un petit scoop dans Peggy Guggenheim, la collectionneuse, le documentaire consacré par Lisa Immordino Vreeland à l'excentrique Américaine, découvreuse de Jackson Pollock et de Robert Motherwell. La réalisatrice, coup de bol, a retrouvé des enregistrements perdus d'interviews effectuées en 1978-1979 par sa biographe autorisée, Jacqueline Weld, qui servirent à l'écriture de Peggy : *The Wayward Guggenheim*. Le livre fut éviscéré par le *New York Times* à sa sortie pour son penchant *gossip* (trop d'histoires de cul, pas assez de mise en perspective du rôle que l'Américaine joua dans l'histoire de l'art du XX^e siècle).

Bohème à Paris. Mais si la limite de ces bandes est en effet son *name dropping* parfois anecdotique (Kiki de Montparnasse était «*fantastic*» ; Ezra Pound, «*j'ai joué au tennis avec lui*», etc.) il demeure émouvant que ce soit cette voix saccadée qui serve de fil rouge au film, avec son timbre chuintant hors du temps (Peggy est née en 1898) et ses accents patriciens forgés dans une école privée de l'Upper West Side. On entend sa gourmandise à raconter son aventure avec Samuel Beckett, sa foi inébranlable dans les pouvoirs de l'art, sa légèreté feinte à l'évocation de sa fille, Pegeen, suicidée à l'âge de 42 ans : «*Nous étions comme des amantes.*» Il est d'autant plus crucial de l'entendre, elle, qu'un nombre important d'intervenants prennent sur eux de la raconter, parfois de manière irritante, ou légèrement condescendante, le docu mêlant images d'archives et interviews face caméra d'interlocuteurs plus ou moins avisés : les galeristes Arne Glimcher, Jeffrey Deitch et Larry Gagosian, l'écrivain Edmund White, l'artiste Marina Abramovic...

Divisé en six chapitres, le film couvre l'essentiel d'un parcours hors norme, fascinant mélange d'énergie, de nez, d'appétits et d'insécurités chroniques. Héritière Guggenheim dont le père meurt dans le naufrage du *Titanic* lorsqu'elle a 12 ans, Peggy commence par planter là son milieu confiné pour aller découvrir le surréalisme et la bohème à Paris. Elle s'entiche d'artistes, couche avec pas mal

d'entre eux, ouvre une galerie à Londres et se met en tête de créer un musée d'art contemporain pour lequel elle exfiltre de Paris, durant la guerre, des toiles de Picasso, Léger ou Mondrian que le Louvre refuse d'héberger. Elle en aidera aussi plus d'un, dont André Breton et Max Ernst, à fuir vers les Etats-Unis. A New York, elle lance Pollock, soutient l'expressionnisme abstrait, puis repart après-guerre vers l'Europe pour installer sa collection dans un palais vénitien, où elle vivra dans un savoureux cocktail de coups d'éclat, de pingrerie et de munificence.

Les séquences concernant sa galerie new-yorkaise, The Art of This Century, qui eut pignon sur la 57^e Rue entre 1941 et 1947, et où elle organisa les toutes premières expositions de Pollock, Motherwell et Rothko, sont passionnantes. On découvre le décor imaginé par Frederick Kiesler, architecte lilliputien et visionnaire, qui imagina une série de quatre espaces distincts, certains aux murs incurvés, soumis à des flashes de lumière et au noir complet, le tout sonorisé par le bruit d'un train arrivant à grande vitesse...

Doute lancinant. C'est à peu près à ce moment du film que l'on s'entend raconter que Peggy Guggenheim doit à Piet Mondrian la découverte de Pollock, à côté de qui elle serait passée sinon. Ce qui, pour certains, serait plutôt un signe d'intelligence (s'entourer d'yeux qui nous font voir les choses autrement) alimente ici une mise en doute lancinante du goût de Guggenheim, qui avait déjà cours de son vivant. Voir le biographe de Picasso, Sir John Richardson, qui n'hésite pas à lâcher dès les premières minutes, et l'on cite en entier car ça surprend : «Elle a remarquablement bien réussi, pour quelqu'un qui n'a pas étudié l'histoire de l'art, n'avait pas de goût inné ni de flair, mais une passion qui la mena à utiliser l'art pour se façonner en personnalité, en star. A cause de son physique ingrat, elle n'allait jamais devenir une figure glamour, désirable, de la haute, mais bon Dieu elle s'est imposée comme collectionneuse.» Il faut passer outre ces remarques sexistes, passer outre aussi les envolées pompières d'un Larry Gagosian («*Toutes ses œuvres vaudraient aujourd'hui des milliards !*») censées nous donner une idée de son importance, et se laisser porter par le reste.

Élisabeth Franck-Dumas

Expositions : La servante idéale, l'aménagement du territoire, et Mme Michu
surréaliste

(Arles 3)

[26 juillet 2017](#), par [Lunettes Rouges](#)



Jean Dubuffet, *Élément bleu XI*, photomontage, 1967

Trois expositions aux [Rencontres d'Arles](#) avec une dimension historique, voire scientifique. Je passerai vite sur celle consacrée à [Dubuffet et à la photographie](#), très complète et documentée, mais exclusivement consacrée à l'usage que l'artiste fit de la photographie, « servante idéale » destinée à documenter l'oeuvre, finie ou en cours, à la montrer par des projections (sans doute son utilisation la plus originale), à aider la mémoire du peintre en notant telle impression visuelle qui servira plus tard à construire une oeuvre, à glorifier l'artiste au travail, à aider à la conception de ses oeuvres (comme le montage des sculptures dans l'espace public, ci-dessus), mais qui, à aucun moment, n'est oeuvre en elle-même, mais un simple outil (comme le dit le titre de l'exposition) : il est symptomatique que Dubuffet ait exclu la photographie du champ de l'art brut, car, conçue avec un appareil, elle ne pouvait y être acceptée. Il faudra attendre 2004 pour que la photographie soit enfin reconnue comme pouvant faire partie de l'art brut lors d'une première exposition à San Francisco, [Photography on the Edge](#).



Tom Drahos, vue d'exposition, photo de l'auteur

L'exposition sur la [Mission photographique de la DATAR](#) est remarquable à plusieurs titres : d'abord parce qu'elle représente un travail historique très abouti sur cette [mission](#), ensuite parce que, à côté de Doisneau, Fenoyl, Koudelka, Ristelhueber ou Basilico, elle remet à l'honneur des photographes un peu oubliés comme [Tom Drahos](#) et ses grandes compositions/déconstructions d'objets photographiques, [François Hers](#) et ses horizons conceptuels, ou [Holger Trülzsch](#) et ses réseaux de psychophotographies quasi situationnistes, en faisant dialoguer œuvres d'époque et pièces plus actuelles, mais surtout parce qu'elle analyse de manière critique intelligente la culture photographique du paysage, la représentation du monde physique qui nous entoure. En prime, une vidéo de [Christian Milovanoff](#) sur sa série des [bureaux](#), mais surtout sur la manière dont se fait un livre de photographie, sur tous les secrets de mise en page et d'agencement que photographes (et maquettistes) révèlent rarement : une belle leçon.



Nicole Métayer, *Le lien*, photocopies, 1974, photo de l'auteur

La troisième exposition savante, celle sur le [surréalisme](#) hier et aujourd'hui, présentée par le Centre Pompidou, n'est hélas pas très convaincante: La partie historique est certes intéressante, même si ces photographies ont été maintes fois vues, en particulier à Pompidou même, lors de la grande [exposition de 2009](#), mais aussi [là](#) et [là](#) . Mais la curatrice a voulu aussi montrer les prolongements contemporains du surréalisme, en le défaisant de son contexte historique et en rassemblant des photographies contemporaines qui relèvent du bouleversement de l'image, de l'anti-positivisme, de la théâtralisation, pour reprendre les termes des cartels de présentation: Et c'est là pousser le bouchon un peu loin : classer [Dayanita Singh](#), Sophie Calle ou [Alix Cléo Roubaud](#) comme surréalistes, c'est abolir toute définition historique et se satisfaire d'appellations attrape-tout, manquant de cohérence et se limitant au bizarre, à l'étrange, au « surréalisme » selon Madame Michu. On y rencontre certes des œuvres intéressantes, on y fait de belles découvertes (dont des compatriotes de la curatrice, peu connus en France, comme [Aneta Grzeszykowska](#), qui avec la Tchèque [Eva Kotátková](#), est un peu plus dans la lignée surréaliste que les autres). J'ai surtout découvert les [six portraits à la photocopieuse](#) datant de 1974 de **Nicole Métayer** (artiste sur qui je trouve fort peu d'[informations](#), et qui est absente de cette [liste](#)), c'est sans doute une des premières représentations du corps dans ce nouveau médium du [Xerox Art](#) (elle inspira le Copy-Art de [Jef Aérosol](#)) ; ce détournement d'un médium, cette exploration d'une image autre du corps, qui plus est du visage, me paraissent bien plus proches des idées surréalistes que la plupart des autres photographies contemporaines montrées ici. En somme, cette exposition, et le livre qui l'accompagne, m'ont paru un peu capillotracté et manquant de rigueur pour une exposition se voulant scientifique. Dommage !

Pour faciliter votre lecture et nos échanges, j'ai créé un [site miroir](#) de ce blog : <https://lunettesrouges1.wordpress.com/>

Vous pouvez y laisser des commentaires qui ne seront pas intempestivement 'modérés', vous pouvez y profiter de la colonne de droite avec tous les liens de ma blog liste, et la possibilité de vous abonner. Désolé pour les images parfois un peu surdimensionnées ici. Cet article-ci se trouve [là](#).

Exposition : Jacqueline Lamba à La maison de Brian

<http://www.lamaisondebrian.fr/>

Du 30 juin au 3 septembre est visible à la galerie d'art « La maison de Brian » de Simiane-la-Rotonde (Alpes de Haute-Provence) une exposition d'œuvres de Jacqueline Lambda ainsi que de la sculptrice abstraite Brigitte Marionneau et des dessinatrices abstraites Martine Cazin, du 30 juin au 30 juillet, puis Sylvie Salmon, du 2 août au 3 septembre. L'unité d'esprit des artistes ainsi associées est remarquable ainsi que l'exigence esthétique de leurs œuvres exposées.

Jean Arrouye

Ne pas oublier l'exposition estivale du Musée de Céret (Pyrénées orientales) Euréka : Dali

Vidéo en ligne : Julien Gracq et Salvador Dalí évoquent l'aspect religieux du surréalisme

<https://www.actualitte.com/video/julien-gracq-et-salvador-dali-evoquent-l-aspect-religieux-du-surrealisme/84088>

[Antoine Oury](#) - 27.07.2017

Lien vers la vidéo en ligne : https://youtu.be/7_SkbMnxx4Q

Si Julien Gracq est surtout connu pour ses écrits critiques et ses réflexions sur la littérature, il ne faut pas oublier qu'il se fit connaître en littérature par sa participation au mouvement surréaliste. En 1948, avec André Breton, *quelques aspects de l'écrivain*, il mêle ces deux aspects de son œuvre avec un essai consacré à la figure tutélaire du surréalisme.

Un surréalisme qui n'était pas dénué d'un fond religieux, estime Julien Gracq dans son livre, *André Breton, quelques aspects de l'écrivain* : « Il y avait plutôt une espèce de communion, plutôt que véritablement argumentation intellectuelle », explique Gracq dans un entretien.

L'autre aspect du mouvement surréaliste qui évoquait la religion, c'était « *l'élément irrationnel, bien entendu, qui est un ressort commun aux religions* ». Pas sûr que Breton aurait apprécié la comparaison...

L'année 1917 : Dada et l'invention du surréalisme

Publié le 25/07/2017 par **Christophe Lucet** dans *Sud-Ouest*

<http://www.sudouest.fr/2017/06/27/l-annee-1917-dada-et-l-invention-du-surrealisme-3595474-10160.php>

Il avait publié son merveilleux recueil « Alcools » avant-guerre et lorsqu'il en revient en mars 1917, blessé d'un éclat d'obus, **Guillaume Apollinaire** a moins de deux ans à vivre. Mais le poète à la tête bandée est à l'avant-garde d'un bouillonnement artistique, dont...

La suite pour les abonnés au journal...

Agenda

Les rêves mystérieux et érotiques de Paul Delvaux	Palais Lumière Espace d'exposition Quai Albert Besson 74500 Evian Tél. 04 50 83 15 90	04/07/2017	1 ^{er} octobre 2017
André Breton et l'art magique	LaM – 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq	24/06/2017	15 octobre 2017
André Breton « Le temps sans fil » par G. Sebbag	Halle Saint-Pierre, auditorium, 2 rue Ronsard, Paris	24 juin 2017-15h30	24 juin 2017-18h00
Jane Graverol. Le surréalisme au féminin	Centre d'art Rouge-Cloître. Rue du Rouge-Cloître 4. 1160 Auderghem (Bruxelles)	16 juin 2017	23 juillet 2017
Les Mystères de la chambre noire : Photographic Surrealism, 1920-1950	UBU Gallery 416 East 59 Street 10022 New York	5 juin 2017	28 juillet 2017
Eureka DALI	Musée d'art moderne de Céret. 8, Bd Maréchal Joffre 66400 Céret – France T (33) 04 68 87 27 76	24 juin 2017 10 h-19 h00	1 ^{er} octobre 2017 10 h-19 h00
Les spectres du surréalisme	Les rencontres de la photographie 34 rue du Dr Fanton 13200 Arles	3 juillet 2017 10 h-19 H30	24 septembre 2017 10 h-19 H30
Jacques Prévert, détonations poétiques	CCI de Cerisy – Le Château, 50210 Cerisy-la-Salle	11 août 2017	18 août 2017
Acheter le merveilleux – galeries, collectionneurs et marchands du surréalisme, 1945 – 1969	Centre allemand d'histoire de l'art, Paris Hôtel Lully 45, rue des Petits Champs F-75001 Paris	28 septembre 2017	29 septembre 2017
Les Primitifs modernes – Les collections de	La M – 1 allée du Musée 59650	29 septembre 2017	7 janvier 2018

Wilhelm Uhde	Villeneuve d'Ascq		
Dada et l'art africain	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	17 octobre 2017	19 février 2018
Arthur Cravan Dada Barcelona	Museu Picasso Barcelona	25 octobre 2017	28 janvier 2018
Networks, Museums and Collections. Surrealism in the United States	DFK Paris	27 novembre 2017	29 novembre 2017

Bonne semaine,

Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@univ-paris3.fr)
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

**La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[<http://melusine-surrealisme.fr>],
est une production de l'APRES
(Association pour l'étude du surréalisme
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 32



Sommaire

Et Apollinaire inventa le surréalisme	3
Exposition : Dada Africa, sources et influences extra-occidentales	6
Exposition : « Feminités-Guy Bourdin » : l'expo chic à ne pas manquer à la maison Chloé	8
Exposition : ARTHUR CRAVAN. MAINTENANT?	8
Conférence : L'Art pour résister, partie 1 : du dadaïsme au surréalisme 2017 à Venelles / Bouches-du-Rhône	10
Cinéma Rétrospective : Luis Buñuel, chroniqueur surréaliste de la réalité française	11
Cinéma : De l'amour, du détournement, du surréalisme : 7 films et courts francophones gratuits en ligne	12
Romance sentimentale de Sergei Eisenstein, 1930.....	13
La femme 100 têtes d'Éric Duvivier, 1967	13
Zéro de conduite de Jean Vigo, 1933	13
Le Dinosaur et le Bébé, dialogue en huit parties entre Fritz Lang et Jean-Luc Godard d'André Labarthe, 1967.....	13
La dialectique peut-elle casser des briques ? de René Viénet et Gérard Cohen, 1973	13
Plaisir d'amour en Iran d'Agnès Varda, 1976	13
J'attendrai le suivant de Philippe Orreindy, 2002.....	13
Cinéma : Viva Dada (documentaire)	14
Radio : <i>La Marche de l'histoire</i> : Jacques Prévert et le Groupe Octobre	14
Agenda	15

Et Apollinaire inventa le surréalisme

Services Le Monde



1917, ruptures culturelles (1/6). La première des « Mamelles de Tirésias » provoque un chahut de tous les diables.

LE MONDE | 31.07.2017 à 06h36 • Mis à jour le 31.07.2017 à 10h26 | Par Brigitte Salino

Ils se sont égayés sur les trottoirs de Montmartre, certains dévalant la rue Lepic, d'autres grimant vers le haut de la butte. C'était un beau dimanche d'été, le 24 juin 1917, et ils venaient d'assister à une représentation surchauffée : la première des *Mamelles de Tirésias*, de Guillaume Apollinaire. Il y avait eu un chahut de tous les diables, des insultes et des hurlements de joie, et même une petite frayeur, quand une spectatrice avait cru qu'un beau jeune homme en uniforme anglais allait tirer avec son revolver : Jacques Vaché, venu avec André Breton, qui allait assurer la gloire d'un mot inventé par Guillaume Apollinaire et inscrit dans le programme des *Mamelles de Tirésias*, « drame surréaliste en deux actes et un prologue ».

En 1917, « surréalisme » est un mot de plus dans la cohorte des « ismes » qui fleurissent pour qualifier l'avant-garde, se bagarrer en son nom, ou la moquer, ce dont un critique ne se prive évidemment pas, en décrivant une salle où se mêlent des « *fauvistes, cubistes, orphistes, dentistes, enfin, toute la ménagerie littéraire* ».

Et quelle ménagerie ! Jean Cocteau, Louis Aragon, Paul Fort, Philippe Soupault, Max Jacob, Jules Romains, Maurice Martin du Gard, Willy, Gaston Gallimard, Julien Benda, Madame Rachilde. Les couturiers Paul Poiret et Jacques Doucet. Les peintres Diego Rivera, Juan Gris, Gino Severini. Des bourgeois cultivés. Une foule de journalistes. Seuls manquent Matisse... et Picasso, qui est à Rome. Mais il est présent dans le programme, pour lequel il a dessiné une écuyère qui se cabre.

C'est Thérèse, l'héroïne des *Mamelles de Tirésias*. Une sacrée femme : elle a décidé que cela suffisait, qu'elle n'obéirait plus à son mari et vivrait sa vie, en s'autorisant tout ce qu'interdit sa condition – faire la guerre, être artiste, avocate, sénatrice, ministre, médecin, mathématicienne, philosophe,

chimiste... La liste de Thérèse est longue, et son premier désir, très clair : ne plus faire d'enfants. Son mari n'en revient pas. Il ne trouve qu'une chose à lui répondre : « *Donne-moi du lard, je te dis, donne-moi du lard.* » Las ! Thérèse fait éclater ses mamelles, et se retrouve aussi plate qu'une morue. La barbe lui pousse, une moustache frise son visage : la voilà devenue homme, étalon, taureau. Beau gars.

En un jour il donne naissance à 40 049 enfants

Puisque c'est ainsi, dit le mari, je vais m'en charger : c'est moi qui ferai des enfants. Parce qu'il faut en faire, et beaucoup, surtout en temps de guerre. Et parce que cela permettra d'assouvir un fantasme : être enceint. Ne demandez pas comment le mari de Thérèse devenue Tirésias s'y prend, mais il se débrouille si bien qu'en un jour il donne naissance à 40 049 enfants. Une manne : « *L'enfant est la richesse des ménages/Bien plus que la monnaie et tous les héritages* », déclare-t-il à un journaliste. Le père est bien décidé à spéculer sur sa progéniture, en générant un homme d'affaires, un écrivain à succès ou un maître chanteur. Mais les bouches coûtent cher à nourrir, et la famine menace à Zanzibar, où se déroule l'action.

C'est alors qu'intervient le revirement. Par un tour de passe-passe proprement apollinarien, Tirésias redevient Thérèse, le mari redevient son mari, tout rentre dans l'ordre et s'achève par une chanson rythmée par des grelots : « *Et puis chantez matin et soir/Grattez-vous si ça vous démange/Aimez le blanc ou bien le noir/C'est bien plus drôle quand ça change/Suffit de s'en apercevoir.* »

Le final est à l'aune du style de la pièce, truffée d'humour gaulois, de jeux de mots, de calembours, d'audaces et de plaisanteries de potache. Il y a du Jarry dans les « *merdecin* » qu'on entend, et l'esprit de Dada n'est pas loin. Un esprit bête et méchant, dirait-on aujourd'hui, où la pièce d'Apollinaire a été détrônée par l'opéra que Francis Poulenc en a tiré, en 1944. Mais ces galéjades servent une cause : « *Chanter la vie, l'avenir, le changement, dût-on, pour se prémunir, se draper d'une souveraine indifférence face à la vie, face à la mort* », comme l'a écrit Jacqueline Piatier dans *Le Monde*.

En 1917, Apollinaire porte un bandeau autour de la tête. Il a été trépané après avoir reçu un éclat de shrapnel, le 17 mars 1916, alors qu'il lisait *Le Mercure de France*, dans une tranchée, au bois des Buttes, au nord de l'Aisne. Il s'était engagé dès le 5 décembre 1914 dans la Légion étrangère, parce qu'il n'était pas français, mais russe – il a été naturalisé le 9 mars 1916. Après sa blessure, Apollinaire accroche son casque chez lui, dans son appartement de Saint-Germain-des-Près. Il reprend ses activités littéraires, dans un Paris artistique bouillonnant. En octobre, il fait paraître *Le Poète assassiné*. Puis écrit *Les Mamelles de Tirésias*, en puisant dans l'actualité.

Dans la France en guerre

Thérèse n'affirme pas son féminisme par hasard. Dans la France en guerre, des femmes se battent pour leurs droits et se mettent en grève. Leur place a changé : elles se sont mises à conduire des taxis ou à distribuer le courrier, et les ouvrières ont pris de l'assurance dans les usines, où elles ravitaillent les soldats en armes et matériel, pour des salaires bien inférieurs à ceux des hommes. Au printemps 1917, lasses d'être trop peu payées, des couturières, les « *midinettes* », descendent dans la rue. D'autres leur emboîtent le pas. Elles empruntent un de leurs slogans à Anatole France : « *On croit mourir pour la patrie et on meurt pour les industriels.* »

Pendant ce temps, au front, des poilus se mutinent, révoltés par la boucherie du Chemin des Dames (200 000 morts et blessés) et leurs conditions de vie effroyables. Deux tabous sont brisés : refus du combat pour les hommes, refus du travail en temps de guerre pour les femmes, que l'État incite à repeupler la France. Quelque 38 200 enfants sont nés en 1916, contre 79 040 en 1914. Des primes à la naissance sont offertes, et certaines usines créent des crèches et des pièces pour l'allaitement. C'est

cette politique nataliste qu'Apollinaire met en pièces : « *Criez partout sur le boulevard/Qu'il faut refaire des enfants à Zanzibar* », claironne le mari de Thérèse, cerné de berceaux et de moïses, dans le second acte.

« Ce n'était pas de la mise en scène, mais plutôt de la mise en engueulade »

Voilà qui nous ramène au 24 juin 1917. *Les Mamelles de Tirésias* sont jouées au Conservatoire Renée-Maubel (l'actuel Théâtre Michel-Galabru), une salle qui porte le nom de sa propriétaire et se trouve rue de l'Orient. Elle est bleue et blanche et contient 450 places. C'est un lieu de rendez-vous de l'avant-garde, dans le haut de Montmartre où l'herbe pousse entre les pavés. Apollinaire et ses amis n'y répètent pas. Ils se retrouvent dans des appartements ou des ateliers, à partir de mars, et l'un d'entre eux dira que « *ce n'était pas de la mise en scène, mais plutôt de la mise en engueulade.* » A part Louise Marion (Thérèse), qui a joué avec Lugné-Poë, et Marcel Herrand (le mari), apprenti comédien qui fera une belle carrière, tous sont des amateurs.

Et vogue la galère, jusqu'à la première : la musique a été confiée à Germaine Albert-Birot, mais, faute de pouvoir réunir un orchestre, elle est interprétée au piano. Le décor et les costumes sont signés par le peintre Serge Férat, qui reprend des thèmes cubistes. Max Jacob se glisse dans le chœur, et Philippe Soupault dans le trou du souffleur. Annoncée pour 16 h 45, la représentation commence avec deux heures de retard, à cause de la cohue dans le théâtre, où les poulbots (l'atelier du dessinateur est rue de l'Orient) regardent entrer une faune excentrique et agitée. « *On s'y entassait comme les ingrédients d'une bombe* », dira Cocteau. De fait, il y a autant de raffut dans la salle que sur la scène. Et plus de scandale qu'à la création de *Parade* par les Ballets russes de Serge Diaghilev, qui a eu lieu le 18 mai, au Théâtre du Châtelet.

« La gaîté moderne »

C'est à cette occasion que le mot « surréalisme » a été imprimé pour la première fois. « *Dans le texte qu'il consacre à Parade, explique l'universitaire Etienne-Alain Hubert, sans dire un mot de l'argument du ballet, Apollinaire déclare qu'"une sorte de surréalisme" résulte des décors et des costumes de Picasso, comme de la chorégraphie de Messine.* » Quelques semaines plus tard, le mot revient dans le sous-titre des *Mamelles de Tirésias*, et Apollinaire s'en explique dans la préface : « *Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.* »

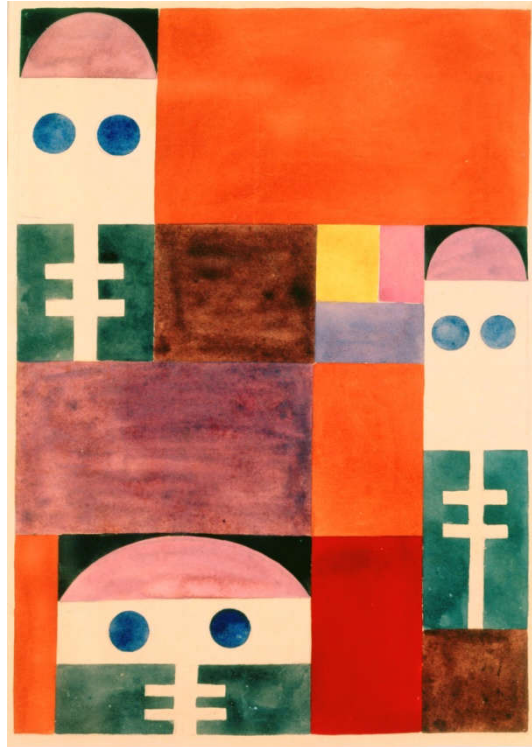
Le jour de la création, le mot ne fait pas débat. Deux clans s'opposent. Les contre, comme Jacques Vaché, reprochent bruyamment à l'auteur de « *rafistoler du romantisme avec du fil téléphonique* ». Les pour, comme Aragon, défendent avec autant d'ardeur un théâtre nouveau : « *Les Mamelles nous libèrent enfin du théâtre des boulevards.* ». André Breton reste impérial, à son habitude. Il dira bien plus tard avoir apprécié « *la gaîté moderne* » des *Mamelles de Tirésias*, mais regretté qu'Apollinaire ne soit pas allé plus loin.

En 1920, il revient sur la définition donnée dans la préface, comme le précise Etienne-Alain Hubert : « *S'il y reconnaît une incitation décisive à l'inventivité, il ajoute immédiatement que "l'idée de la jambe humaine, perdue dans la roue, ne s'est retrouvée que par hasard dans la bielle de la locomotive". La variante est de taille : avec le rôle donné au "hasard", surgit l'intuition que l'homme est le plus authentiquement créateur quand il renonce à la maîtrise de sa production.* Le Manifeste du surréalisme *se profile.* » Il paraîtra en 1924. Sept ans après que Guillaume Apollinaire, sanglé dans son uniforme et entouré d'amis, a descendu la rue Lepic.

Par Brigitte Salino

Exposition : Dada Africa, sources et influences extra-occidentales

<http://www.musee-orangerie.fr/fr/evenement/dada-africa-sources-et-influences-extra-occidentales>



Sophie Taeuber-Arp (1889-1943), *Motifs abstraits (masques)*, 1917
 Stiftung Arp e.V., Rolandswerth/Berlin
 © Stiftung Arp e.V., Berlin / Rolandswerth. Wolfgang Morell

Le musée de l'Orangerie, situé dans le jardin des Tuileries, accueille une exposition interdisciplinaire intitulée "Dada Africa, sources et influences extra-occidentales" du 18 octobre 2017 au 19 février 2018. Elle explore les relations entre le mouvement Dada et les arts africains, amérindiens et asiatiques.

En coopération avec le Musée Rietberg et la Berlinische Galerie

Dada, mouvement artistique foisonnant et subversif, naît à Zurich pendant la Guerre de 14-18 et se déploie ensuite à travers plusieurs foyers, Berlin, Paris, New York... Par leurs œuvres nouvelles – poésie sonore, danse, collages, performance –, les artistes dadaïstes rejettent les valeurs traditionnelles de la civilisation, tout en s'appropriant les formes culturelles et artistiques de cultures extra-occidentales, l'Afrique, l'Océanie, l'Amérique.

Le Musée de l'Orangerie propose une exposition sur ces échanges en confrontant œuvres africaines, amérindiennes et asiatiques et celles, dadaïstes, de Hanna Höch, de Jean Arp, de Sophie Taeuber-Arp, de Marcel Janco, de Hugo Ball, de Tristan Tzara, de Raoul Hausmann, de Man Ray, de Picabia....

Ainsi seront évoquées les soirées Dada, avec plusieurs archives, film de danse et documents sonores, musicaux, mais aussi la diversité, l'inventivité et la radicalité des productions Dada – textiles, graphisme, affiches, assemblages, reliefs en bois, poupées et marionnettes – face à la beauté étrange et la rareté d'œuvres extra-occidentales, statue africaine Hemba, masque africain de Makondé, masque Hannya du Japon, proue de pirogue de guerre maori...

Le propos a toute sa place au musée de l'Orangerie, berceau de la collection Jean Walter - Paul Guillaume. Celui-ci, grand marchand d'art africain, a joué un rôle de premier plan dans cette confrontation qui s'opère sur fond d'interrogations sur l'hybride, le genre, la posture coloniale.

En contrepoint de l'exposition seront présentées dans le musée des œuvres de deux artistes contemporains :

- deux photographies de l'artiste **Athi-Patra Ruga** issues d'une performance et d'une réflexion sur l'identité... *A Vigil for Mayibuye (from the Exile series)*, 1915 et *The Future White Woman of Azania*, 2012

- un ensemble d'œuvres (tapisseries, photographie et dessins) d'**Otobong Nkanga** dont deux tapisseries *In pursuit of Bling*, 2014.

Athi-Patra Ruga réside et travaille à Johannesburg. Explorant les frontières entre la mode, la performance et l'art contemporain, Athi-Patra Ruga expose et subvertit le corps confronté aux structures, aux idéologies et à la politique. Débordant de références multiculturelles éclectiques, d'une sensualité charnelle sous-tendue d'humour, ses performances, vidéos, costumes et images photographiques créent un monde où l'identité culturelle n'est plus déterminée par l'origine géographique, l'ascendance ou l'aliénation biologique, mais bien plus par une construction hybride.

Otobong Nkanga, artiste formée au Nigeria et à Paris, vit et travaille à Anvers. Les dessins, installations, photographies, performances et sculptures d'Otobong Nkanga interrogent de différentes manières la notion de territoire et la valeur accordée aux ressources naturelles. Dans plusieurs de ses travaux Otobong Nkanga réfléchit de manière métonymique les différents usages et valeurs culturelles connectés aux ressources naturelles, explorant ainsi comment sens et fonction sont relatifs au sein de cultures, et révélant les différents rôles et histoires de ces matières, tout particulièrement dans le contexte de sa propre vie et de ses souvenirs.

Cette présentation a été rendue possible grâce au soutien de Fabienne Leclerc / Galerie In Situ, Paris.

Commissaire général

Cécile Debray, conservateur en chef, directrice du musée de l'Orangerie

Commissaire

Cécile Girardeau, conservateur au musée de l'Orangerie

Informations pratiques :

[Dada Africa](#)

[Au musée de l'Orangerie](#)

Du 18 octobre 2017 au 19 février 2018

Ouvert tous les jours de 9h à 18h (sauf le mardi)

Entrée : 9€

Tarif réduit : 6,50€

Exposition : « Fемinities-Guy Bourdin » : l'expo chic à ne pas manquer à la maison Chloé

<https://www.chloe.com/ca/labauمة/index>



Guy Bourdin, Vogue Paris 1975, Chloé collection automne-hiver 1975 © The Guy Bourdin Estate, 2017 /
Courtesy A + C

Près de quatre-vingt-dix publications de 1956 à 1986... Chloé, la maison créée en 1952 par Gaby Aghion, que dirigea Karl Lagerfeld, est la marque dont les vêtements furent les plus photographiés par Guy Bourdin, lors de sa collaboration pour le « Vogue » français. Une longue et riche histoire, à laquelle la toute nouvelle Maison Chloé - un hôtel particulier destiné à accueillir archives et événements autour de la marque - consacre une exposition. Sur quatre étages défilent les images qui lient le photographe précurseur du porno chic à la marque qui, de tout temps, s'est fait le héraut d'une féminité joyeuse et désinvolte. Premières photographies en noir et blanc d'abord - Jane Birkin, faussement ingénue le visage encadré d'anglaises -, puis en couleurs. Au fil de la déambulation s'affirme le style Bourdin, ses cadrages audacieux, ses affinités avec le surréalisme et cette étrangeté inquiétante, ses mises en scène cinématographiques et ce parfum sulfureux. Iconique forever.

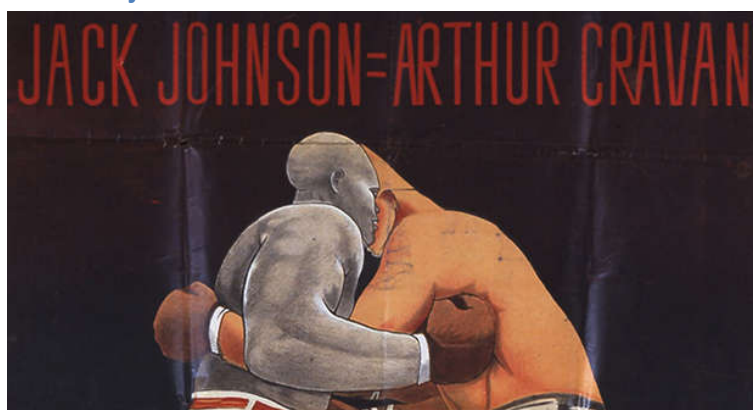
« Fемinities-Guy Bourdin », du 4 juillet au 6 septembre 2017, Maison Chloé, 28 rue de la Baume Paris-8^e

Exposition : ARTHUR CRAVAN. MAINTENANT?

<http://www.bcn.cat/musepicasso/ca/exposicions/arthur-cravan-dada-barcelona.html>

information communiquée par J.-P. Morel

du 26 Octobre 2017 Au 28 janvier 2018 au musée Picasso à Barcelone



Commissaire d'exposition : Emmanuel Guignon

Aventurer poeta i boxejador, el “místic colossal”, tal com l’anomenava Mina Loy, d’un físic imponent, Fabian Avenarius Lloyd, que agafa el pseudònim d’Arthur Cravan (des la seva arribada a París el 1909), és un personatge prou enigmàtic, “un passant singular” la vida del qual es confon amb la seva obra i el naixement i mort del qual segueixen sent tan misteriosos com el seu mitjà de subsistència. Cravan, que es feia dir nebot d’Oscar Wilde (amb qui estava emparentat a través del seu pare), i que es presenta com “el poeta dels cabells més curts del món”, es va fer famós per una revista no-conformista, *Maintenant*, del qual n’era alhora el director, editor i únic col·laborador. Els altres noms que hi ha als índexs només eren pseudònims. Hi va haver cinc números de *Maintenant*, entre el 1912 i el 1915, que venia ell mateix en un carretó.

Tant per les mistificacions com pel seu comportament –sobre el ring o a l’escena– com per la seva manera de dur l’art i la literatura al mateix pla que els fenòmens de la vida i considerar l’escàndol com a element artístic, Cravan es troba enmig dels precursors essencials de l’aventura Dadà. L’exposició presenta per primera vegada les obres d’un pintor imaginari que va exposar a la galeria Bernheim Jeune el 1914: Édouard Archinard. Marc Dachy va insinuar al seu *Journal de Dada*, que el nom és gairebé un anagrama fonètic d’*anarchie*(anarquia).

L’exposició es centra en l’estada de Cravan a Barcelona. El desembre de 1915, arriba a Barcelona i s’hi troba les parelles d’artistes Juliette Roche i Albert Gleizes; Serge Charchoune i Helena Grunhoff, i els Picabia. Per sobreviure, imparteix cursos de boxa en un club reputat i hi arbitra combats. El març de 1916, amb l’arribada del boxejador Jack Johnson (primer boxejador afroamericà campió del món de pesos pesats) fa que es precipitin els esdeveniments. Els dos homes busquen publicitat – Johnson es troba al final de la seva carrera i Cravan vol finançar-se la marxa cap a Nova York –. Es signa un contracte i el combat es fa a Barcelona el 23 d’abril. Cravan no dona cap cop de puny al seu adversari i cau fora de combat al sisè assalt.

Durant el 1916 també va diverses vegades a Tossa de Mar on freqüenta Picabia i Maria Laurencin. Hi fa més boxa que no pas literatura i fuig cap a aquesta “colònia estrangera” per retirar-se a la seva “torre d’ivori”. Al final de 1916, s’embarca de nou cap a Amèrica.

Sommaire du catalogue de l'exposition

Arthur Cravan en Barcelona
Emmanuel Guignon

p. 11

Arthur Cravan, sobrino de Oscar Wilde Georges Sebbag	p. 23
Cravan es surrealista en el desafío Georges Sebbag	p. 59
Archinard, ¿una mistificación? Jean-Paul Morel	p. 73
La imagen poética del boxeador Arthur Cravan : un combate a dos bandas Aitor Quiney	p. 103
El gigante Jack Johnson, la lucha por la supremacía individual Aitor Quiney	p. 155
Picasso, boxeador Laurence Madeline	p. 195
Post Scríptum Erich Weiss	p. 219
Cronología	p. 237
Sera publié en catalan / castillan / english / français	

Conférence : L'Art pour résister, partie 1 : du dadaïsme au surréalisme 2017 à Venelles / Bouches-du-Rhône

<http://bouches-du-rhone.foxoo.com/l%E2%80%99art-pour-resister,partie-1-dadaisme-surrealisme,venelles,nx17072812004627156.html>

Le jeudi 30 novembre 2017 à Venelles.

Par Isabelle Pazuelo
Historienne de l'Art

A l'occasion du centenaire du mouvement Dada, nous consacrerons deux temps forts à la thématique L'art pour résister. La première partie de ce diptyque sera dédiée à ces deux grands courants artistiques qui ont marqué leur époque : le dadaïsme et le surréalisme. Né pendant la première guerre mondiale, le mouvement Dada est foudroyant.

De Zurich à New York en passant par Berlin, Bucarest ou Florence, il réunit des artistes tels que Man Ray, Tristan Tzara, Marcel Duchamp, Marx Ernst...

Pourquoi Zurich fut-elle le berceau du dadaïsme et quels objectifs poursuivaient ces artistes internationaux ?.

Dans les années 1920, un autre courant lui succède : le surréalisme. A la fois issu pour certains du mouvement Dada tout en étant en rupture avec celui-ci, quelles sont les nouvelles aspirations de ces artistes ?

Du Cabaret Voltaire au Cyrano en passant par le Café Certa, de Tristan Tzara à André Breton, nous voyagerons au cœur de ce foisonnement créatif.

La deuxième partie de cette thématique L'art pour résister mettra en lumière les artistes du Camp des Milles.

Tarifs : 4€ / 3€

Renseignements et réservations : Service culture et animation du territoire : 04 42 54 93 10 / [EMAIL](#)

Début à 19H00

[Salle des Fêtes](#)

[Place Marius Trucy](#)

[13770 Venelles](#)

Cinéma Rétrospective : Luis Buñuel, chroniqueur surréaliste de la réalité française

Sept films du réalisateur, datés de 1964 à 1977, ressortent en version restaurée.

LE MONDE | 02.08.2017 à 07h55 • Mis à jour le 02.08.2017 à 08h44 | Par Mathieu Macheret



Après avoir passé quinze ans et tourné une vingtaine de films au Mexique, Luis Buñuel, né au cinéma dans le giron du surréalisme, revient en Europe au début des années 1960 et achève sa carrière en France. Entre 1964 et 1977, il lègue au cinéma hexagonal un cycle génial de sept films atypiques, qui ressortent en version restaurée. L'époustouflante cohésion de cette période est due au fait qu'il s'était entouré d'une troupe de fidèles collaborateurs, dont le producteur Serge Silberman et le scénariste Jean-Claude Carrière, et d'acteurs récurrents, comme Michel Piccoli, Fernando Rey, Catherine

Deneuve, ou, dans des seconds rôles, Claude Piéplu, Pierre Clémenti, Delphine Seyrig et la fascinante Muni.

Cette série, dont on ne retient généralement que les extravagances narratives et les embardées oniriques, apparaît comme le tableau le plus virulent, le plus drôle et finalement le plus juste de la France des années 1970. Une France pompidolienne et giscardienne, peuplée de grands bourgeois et de leurs domestiques, d'hommes d'affaires cravatés, de notables provinciaux, de divers représentants de l'ordre – religieux, policiers ou militaires –, et dont les rapports sociaux sont déclinés avec une distance équivoque et une précision millimétrée.

Une réalité délirante

Dans *Le Journal d'une femme de chambre* (1964), d'après Octave Mirbeau, l'arrivée d'une bonne parisienne (Jeanne Moreau) dans une vieille maison bourgeoise, au fin fond de la campagne, fait turbiner les pulsions du voisinage et cristallise la montée du fascisme ambiant. Dans *Belle de jour* (1967), d'après Joseph Kessel, une jeune épouse (Catherine Deneuve) rêve de se rouler dans la fange et s'essaye à la prostitution. Sa frustration conjugale ouvre sur un monde de fantasmes et de pratiques inavouables, que Buñuel s'amuse à désigner de manière oblique. *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972) décrit les tentatives infructueuses de trois couples huppés pour mener à bien un simple repas, chaque fois interrompu. La table, ce lieu de convergence entre le rituel social et le plus primaire des besoins (manger), devient le théâtre d'une mondanité en vase clos, tournant sur elle-même comme un disque rayé.

A chaque fois, les logiques contrariées du rêve, du fantasme, de l'imaginaire s'invitent imperceptiblement dans le cours du récit et le font dérailler. Mais ce qui frappe le plus, c'est la façon dont ces rêves renvoient à une réalité encore plus délirante, celle de rapports sociaux à ce point déterminés par les conventions usuelles, les procédures de politesse ou de reconnaissance de classe, qu'ils en deviennent de purs automatismes, au milieu desquels les individus semblent téléguidés et absents à eux-mêmes. C'est à la fois furieusement drôle et un peu inquiétant.

La rétrospective donne enfin l'occasion de se pencher sur deux films moins connus du « dernier Buñuel ». Dans *La Voie lactée* (1969), la route de deux pèlerins vers Saint-Jacques-de-Compostelle est jalonnée de scènes mystiques, reflétant la confrontation des dogmes et hérésies de l'Église catholique. Enfin, l'extraordinaire *Fantôme de la liberté* (1974), jeu vertigineux sous forme de marabout-bout-de-ficelle, nous promène à travers des scènes délirantes où les repères ordinaires de la réalité bourgeoise sont magistralement subvertis. Deux films si émancipés des rapports de cause à effet qu'ils semblent troussés comme des recueils de nouvelles, où les images et les [idées](#) circulent librement. Deux grands éclats de rire et de révolte qui retentissent comme des coups de tonnerre.

Sur le Web : www.carlottavod.com/luis-bunuel-un-souffle-de-liberte

Cinéma : De l'amour, du détournement, du surréalisme : 7 films et courts francophones gratuits en ligne

https://www.rtbf.be/culture/cinema/detail_de-l-amour-du-detournement-du-surrealisme-7-films-et-courts-francophones-gratuits-en-ligne?id=9674305

Flora Eveno

Varda, Godard, Vigo... Grâce à l'incroyable site de ressources qu'est OpenCulture, nous avons sélectionné sept films francophones rares et peu connus à voir gratuitement en ligne, et en français.

Les sept films à découvrir ont chacun à leur manière marqué la carrière de son réalisateur, par sa forme ou sa matière. Ils sont classés par époque chronologique, du plus ancien au plus récent.

Romance sentimentale de Sergei Eisenstein, 1930

Sur la page Wikipédia du court métrage, on nous dit que “Romance sentimentale” est un film alimentaire, et c’est pour cette raison qu’il fait partie de la partie négligée de l’oeuvre d’Eisenstein. Pourtant ici, le parallèle entre les phénomènes naturels et les émotions de cette femme qui vient de perdre son amour sont belles et ont ce petit goût de nostalgie russe.

La femme 100 têtes d’Éric Duvivier, 1967

Il s’agit d’une adaptation d’une oeuvre de Max Ernst, le peintre surréaliste adepte du collage. Eric Duvivier explore à travers les gravures de ce dernier l’inconscient et l’interprétation des images. *La femme 100 têtes* (1929) est à la base une allégorie de l’Immaculée conception, une femme et ses fantômes.

Zéro de conduite de Jean Vigo, 1933

Censuré en France jusqu’en 1946, “Zéro de conduite” est une oeuvre politique contre l’oppression et pour la liberté. Dans un collège, de jeunes garçons étouffés par la sévérité des adultes décident d’organiser une rébellion...

Le Dinosaur et le Bébé, dialogue en huit parties entre Fritz Lang et Jean-Luc Godard d’André Labarthe, 1967

Ce film est une rencontre entre deux réalisateurs mastodontes du cinéma, Godard c’est le représentant du “bébé”, le cinéma français et Lang celui du “dinosaur” de cinéma allemand. Labarthe organise ce dialogue et l’articule autour de thèmes comme la censure et du rôle du metteur en scène. Un film entrecoupé d’extraits des oeuvres des deux réalisateurs qui s’admirent et se craignent.

La dialectique peut-elle casser des briques ? de René Viénet et Gérard Cohen, 1973

Ce film parodique détourne un objet cinématographique de kung-fu chinois et y remplace les enjeux. Au lieu de coréens qui se battent contre des japonais, ce sont des prolétaires contre des bureaucrates.

Plaisir d’amour en Iran d’Agnès Varda, 1976

Le court-métrage d’Agnès Varda peint l’histoire d’amour de Pomme et Ali Darius à Ispahan. Varda établit des liens entre l’architecture religieuse, la sensualité, la sexualité et la romance, au fil de la balade du couple.

J’attendrai le suivant de Philippe Orreindy, 2002

Un célibataire du nom d’Antoine s’engouffre dans une rame de métro pour essayer de trouver l’amour. Un court-métrage sur les relations humaines, l’espace public et l’amour.

Note : Open culture est un portail qui recense tous les films gratuits.

<http://www.openculture.com/freemoviesonline>

Les films sont classés par époque et par ordre alphabétique des titres. N’hésitez pas à changer de navigateur Internet. Sous Mozilla firefox l’accès au site est laborieux. Vous trouverez également

Entracte de René Clair, *Ghosts for breakfast* (1927) de Hans Richter etc. De quoi occuper vos vacances et vos nuits d'insomnies !

Cinéma : Viva Dada (documentaire)

France | 2015 | 52 minutes

Un film de Régine Abadia

Visible sur la page Facebook de la revue Souffles

<https://www.facebook.com/revue.souffles/videos/vb.1404789783088810/1801693550065096/?type=2&theater>

Dada naît à Zurich en 1916, en pleine Première guerre mondiale. De jeunes artistes et poètes originaires de toutes les nations belligérantes, réfugiés en Suisse neutre pour échapper à la guerre, poussent un cri de révolte contre les sociétés capables d'engendrer une telle boucherie. Dada devient très vite une explosion créatrice dans tous les domaines de la pensée, un mouvement contestataire qui va essaimer dans le monde entier et qui a révolutionné l'art moderne du XXe siècle. Dada n'a pas vécu très longtemps. Il n'était pas fait pour durer. Il est mort à l'âge de 7 ans en 1923, juste avant d'atteindre l'âge de raison.

Le film *Viva Dada* voyage dans cette époque chaotique. Il raconte l'esprit de ce mouvement et son dégoût de la guerre ; de sa naissance au Cabaret Voltaire à Zurich, à ses plus grandioses manifestations qui eurent lieu en France et en Allemagne, pour arriver à sa presque réincarnation dans un objet : un livre, le Dadaglobe. Cet ouvrage conçu par Tristan Tzara, l'un des fondateurs du mouvement, qui réunit les œuvres et les écrits des dadaïstes du monde entier, devait être édité en 1921. Il le sera finalement en 2016 grâce aux recherches d'une historienne de l'art : Adrienne Sudhalter.

L'esprit iconoclaste, destructeur et transgressif de Dada se retrouve dans l'esthétique de ce documentaire qui utilise plusieurs techniques d'animation. Au travers des œuvres, des collages, des dessins, des photographies, des papiers griffonnés et des Ready made, *Viva Dada* restitue les paroles et les manifestes de quelques dadaïstes qui, un siècle plus tard, sonnent toujours aussi subversifs.

Radio : La Marche de l'histoire : Jacques Prévert et le Groupe Octobre

vendredi 4 août 2017 par Jean Lebrun

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire/la-marche-de-l-histoire-04-aout-2017>

Nous sommes en 1932. Raymond Bussières et quelques activistes du groupe Prémices le bien nommé, viennent demander ses services à Prévert.

Série "Ecrivains" - [Rediffusion du 11 avril 2017](#)

Pour les 40 ans de la mort de Prévert, les éditions RadioFrance publient la bande dessinée

Colloque "[Jacques Prévert, détonations poétiques](#)" au Centre Culturel International de Cerisy du 11 au 18 août 2017

Les invités : Carole Aurouet, Maître de conférences HDR à l'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée

Agenda

Les rêves mystérieux et érotiques de Paul Delvaux	Palais Lumière Espace d'exposition Quai Albert Besson 74500 Evian Tél. 04 50 83 15 90	04/07/2017	1 ^{er} octobre 2017
André Breton et l'art magique	LaM – 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq	24/06/2017	15 octobre 2017
André Breton « Le temps sans fil » par G. Sebbag	Halle Saint-Pierre, auditorium, 2 rue Ronsard, Paris	24 juin 2017-15h30	24 juin 2017-18h00
Jane Graverol. Le surréalisme au féminin	Centre d'art Rouge-Cloître. Rue du Rouge-Cloître 4. 1160 Auderghem (Bruxelles)	16 juin 2017	23 juillet 2017
Les Mystères de la chambre noire : Photographic Surrealism, 1920-1950	UBU Gallery 416 East 59 Street 10022 New York	5 juin 2017	28 juillet 2017
Eureka DALI	Musée d'art moderne de Céret. 8, Bd Maréchal Joffre 66400 Céret – France T (33) 04 68 87 27 76	24 juin 2017 10 h-19 h00	1 ^{er} octobre 2017 10 h-19 h00
Les spectres du surréalisme	Les rencontres de la photographie 34 rue du Dr Fanton 13200 Arles	3 juillet 2017 10 h-19 H30	24 septembre 2017 10 h-19 H30
Jacques Prévert, détonations poétiques	CCI de Cerisy – Le Château, 50210 Cerisy-la-Salle	11 août 2017	18 août 2017
Acheter le merveilleux – galeries, collectionneurs et marchands du surréalisme, 1945 – 1969	Centre allemand d'histoire de l'art, Paris Hôtel Lully 45, rue des Petits Champs F-75001 Paris	28 septembre 2017	29 septembre 2017
Les Primitifs modernes – Les collections de	La M – 1 allée du Musée 59650	29 septembre 2017	7 janvier 2018

Wilhelm Uhde	Villeneuve d'Ascq		
Dada Africa	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	18 octobre 2017	19 février 2018
Arthur Cravan Dada Barcelona	Museu Picasso Barcelona	25 octobre 2017	28 janvier 2018
Networks, Museums and Collections. Surrealism in the United States	DFK Paris	27 novembre 2017	29 novembre 2017
Conférence : L'Art pour résister	Salle des Fêtes Place Marius Trucy 13770 Venelles	30 novembre 2017 à 19h	30 novembre 2017 à 19h

Bonne semaine,

Henri Béhar : hbehar [arobase] univ-paris3.fr
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

**La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[<http://melusine-surrealisme.fr>],
est une production de l'APRES
(Association pour l'étude du surréalisme
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 33



Sommaire

Sommaire	1
Pépîte numérique : <i>Discontinuité</i>	1
Théâtre : «Le jardin des délices» de Fernando Arrabal à New York	1
Barbier-Mueller : quatre générations de collectionneurs	3
Exposition : La Biennale Paris La Biennale Paris : le vent du renouveau	6
Exposition : Une exposition de Salvador Dali prévue pour 2020 au Musée de Rabat	10
Exposition : Isidore Isou à Berlin	11
Agenda	13

Pépîte numérique : *Discontinuité*

http://melusine-surrealisme.fr/wp/?attachment_id=1641

Télécharger et lire le n°1 de la revue *Discontinuité*, 1928

Théâtre : «Le jardin des délices» de Fernando Arrabal à New York

Site de la revue *La Règle du jeu*

<http://laregledujeu.org/2017/08/07/32063/le-jardin-des-delices-de-fernando-arrabal-a-new-york/>

«Le jardin des délices» de Fernando Arrabal à New York

7 août 2017

La scène de New York affiche la proposition inattendue, en anglais, de la pièce «Le jardin des délices» de Fernando Arrabal, dans une mise en scène de Maria Switcher.



Scène de "Garden of delights" de Fernando Arrabal.

Quand vendredi soir au théâtre Plaxall les spectateurs ont assisté à la première, ils semblaient «choqués par cette expérience théâtrale unique». Un jeu sur «les rapports de la femme avec la femme, précisément aujourd'hui et maintenant».

Et, pourtant, la pièce a été écrite il y a un demi-siècle, lors du séjour de Fernando Arrabal à la prison madrilène de Carabanchel. «Le jardin des délices» explore la pratique de l'amour à travers le voyage fantastique, à la Jérôme Bosch, de ses deux protagonistes.

Dans cette pièce on assiste aux jeux infernaux et paradisiaques des deux protagonistes. Avec la fantaisie du poétiquement phénoménal. L'œuvre trouve son inspiration dans le triptyque de Jérôme Bosch. Bien qu'elle ait été souvent représentée internationalement, elle n'a pas été jouée en Espagne avant 2011.

Le poète et cinéaste aux multiples talents était présent comme spectateur à la première, vendredi. Le collectif Artists of the City (LIC-A) a préparé un aperçu thématique sur la production du spectacle, qui est présenté dans le même espace. Fernando Arrabal (Melilla, 1932), est un poète et un artiste incombustible. Il occupe la chambre d'un hôtel situé dans le centre de New York. A ses pieds Times Square et les mains géantes d'une poétesse «colossale comme l'éblouissement». Proche de sa quatre-vingt-cinquième année Arrabal affirme : «Ils ont été vraiment merveilleux ces hommes et ces femmes, ces Titans, qui ont choisi l'exil et qui ont participé au surréalisme ou au dadaïsme ou à la pataphysique pour faire un monde différent... et meilleur?»

Arrabal revient à New York après son AVC de 2013. Et maintenant, comme toujours, il parcourt les rues et les avenues de la grande ville, «follement», spontanément, soudainement. Il porte un T-shirt avec son image incrustée dans un tableau de Courbet («L'origine du monde»). Jusqu'en 2013 il venait tous les ans à New York. En 1959 il est arrivé pour la première fois grâce à une bourse de la Fondation Ford, comme l'un des six jeunes écrivains prometteurs de la littérature européenne avec Tomlinson, Hugo Claus, Günter Grass et Italo Calvino.

La vaste et prolifique trajectoire professionnelle du poète surréaliste, pataphysicien et, plus tard, fondateur du Théâtre panique, fait de lui une figure clé de l'histoire culturelle du XX^e siècle. Mais Arrabal refuse de se mesurer à Duchamp, Dali, Breton, Tzara, Warhol, Beckett et tous ces grands artistes dont il a partagé l'amitié et l'activité créatrice. «Ils ont pensé que probablement la postérité ne parlerait pas de leurs œuvres. Dans mon modeste cas, ne parleront-ils que du Millénarisme?»

La trame du «Jardin des délices» est captivante. Il y a en elle différents degrés, diverses galaxies ou paradis. Si l'art de la poésie est l'ambiguïté élevée à la hauteur des rêves ou des cauchemars – et, soit dit en passant, tel es le cas –, alors cette œuvre est-elle la plus poétique qu'on puisse imaginer?

La langue flotte, bondit, étincelle. La pièce a été traduite par Helen Gary: de toute évidence elle a fait un excellent travail. Il y a une éblouissante folie de mots traversant les espaces éthérés: comme des étoiles de diamant.

La pièce se déroule comme une confrontation dans un éden/enfer. Les conflits et l'amour sont les symboles de la condition humaine à son niveau créateur. «Ou, peut-être la façon dont nous tous sommes notre propre message. Nous nous disons qu'en nous tous il y a une Laïs, quelqu'un qui a besoin de construire et de contrôler. Et une femme qui a besoin de détruire.»

Aussi polyédrique qu'énigmatique, l'univers arrabalien est un monde dominé par la poésie, le jeu, la représentation. Arrabal s'esquive lorsqu'il doit répondre à la question de savoir ce qu'il y a derrière l'écrivain. «Aujourd'hui encore mes collègues viennent me voir comme si je n'étais que le fils de mon père. Beaucoup, lorsqu'ils me rendent hommage en réalité honorent le condamné à mort.»

Poète et passionné d'échecs il soutient que la création mondiale est en bonne santé et évidemment l'espagnole. Beaucoup disent comme Quevedo : «J'ai contemplé les murailles de ma cité». Et ils ne voient qu'excréments, destruction et désenchantements. Mais peut-être tous comme Quevedo refusent-ils de constater qu'ils vivent coude à coude avec Cervantes, Tirso, Lope ou Gongora.

«Nul n'est allé aussi loin (selon mon expérience), ni aucun autre dramaturge n'est parvenu auparavant à présenter ce cataclysme trépidant et ordonné sur les planches. Ce météorique instant. Avec la grâce du fantastique et l'écorce de la réalité.»

Sur ce qu'il lui reste encore à dire et à faire comme artiste Fernando Arrabal affirme: «J'ai l'impression qu'il ne me reste plus le temps de réaliser la quantité de choses qu'il me reste à faire. Car je ne suis que «celui qui fait». Ce que je désire c'est que, ici et maintenant, le «Jardin des délices» continue à être une fête saphique, surréaliste, pataphysique, panique et dadaïste au cœur de la Grosse Pomme.»

Dans la mise en scène de Maria Swisher la pièce est représentée par Tana Sirois (Laïs), Maria Swisher (Miharca), Olivier Rinaud et Adam Giannonne.

Des personnages qui ont été créés il y a un demi-siècle au Théâtre Antoine de Paris par Delphine Seyrig, Marpessa Dawn, Bernard Fresson et Jean-Claude Drouot.

Barbier-Mueller : quatre générations de collectionneurs

<https://fr.artmediaagency.com/127595/barbier-mueller-quatre-generations-de-collectionneurs/>

Pour célébrer les 40 ans du Musée Barbier-Mueller, La Biennale Paris accueille une sélection de 130 œuvres issues des collections personnelles de cette grande famille suisse. L'occasion de revenir sur l'histoire d'une passion. Saga.

Chez les Barbier-Mueller, la collection est une histoire de famille... Il y a d'abord eu le grand-père, Josef Mueller, puis la mère, Monique, le père, Jean Paul Barbier-Mueller, et aujourd'hui les trois fils, Gabriel, Stéphane, Thierry, et Diane, l'une des petites-filles. Quatre générations de collectionneurs que La Biennale Paris a voulu mettre à l'honneur à travers une sélection d'œuvres, pour certaines encore jamais dévoilées au public, issues de leurs collections. «L'idée était de faire dialoguer des pièces majeures de quatre générations de collectionneurs aux goûts très différents, en recréant l'atmosphère de l'appartement de Josef Mueller, où se côtoyaient des peintures modernes et des objets d'art primitif», résume Laurence Mattet, directrice du Musée Barbier-Mueller, à Genève. Des sculptures et des toiles d'artistes contemporains donnent ainsi la réplique à des armures japonaises et des objets

d'art africains, océaniens et de l'Antiquité. L'occasion également de rendre un hommage à Jean Paul Barbier-Mueller, disparu en décembre dernier à l'âge de 86 ans, et dont le nom évoque à lui seul la plus importante collection en mains privées d'art primitif. Elle compte 7.000 objets, masques, céramiques, textiles, armes, sièges... le tout provenant d'Afrique, des Amériques, d'Asie et d'Océanie, ainsi que des pièces de l'Antiquité tribale et classique.

La « collectionniste » des Barbier-Mueller a démarré en Suisse, il y a un peu plus de 110 ans. D'abord avec Josef Mueller, fils d'une famille bourgeoise de Soleure, orphelin à six ans. Josef, notamment tombé « en amour » devant un portrait de femme de la période rose de Picasso, chez les parents d'un camarade de classe. Dès lors, le jeune garçon va tout faire pour rencontrer les artistes de son temps. Il n'a que 20 ans quand il achète une œuvre de Cuno Amiet, puis de Ferdinand Hodler. En 1917, la liste de ses acquisitions est impressionnante : sept Cézanne, cinq Matisse et autant de Renoir, sans compter les Picasso et les Braque. Désormais installé à Paris, il découvre un art qui ne fait pas encore parler de lui : celui des peuples dits « primitifs ». Il acquiert alors ses premiers objets provenant d'Afrique et d'Océanie. Ici, une statuette féminine baka de Guinée ayant appartenu au peintre Maurice de Vlaminck, là un masque kwele du Gabon acheté à Tristan Tzara... « Josef Mueller fonctionnait au coup de cœur, il se souciait peu de la provenance ou de la fonction de la pièce », poursuit Laurence Mattet. Cette curiosité pour l'art non-occidental fera de lui l'un des principaux collectionneurs européens de l'entre-deux-guerres.

Beauté, rareté et pedigree

À sa mort, c'est son gendre, Jean Paul Barbier (il accolera le nom de Mueller au sien en 1984), qui reprend le flambeau. Il a épousé Monique, fille unique, en 1955. À l'image de Josef Mueller, ce chef d'entreprise est un collectionneur né. Il fait l'acquisition, à quinze ans, d'ouvrages de poésie française de la Renaissance en édition originale ! C'est avec la même passion qu'il va s'intéresser à l'art non-occidental. Mais là où son beau-père privilégie le choc esthétique, Jean Paul Barbier-Mueller développe une approche plus savante. « D'abord, l'objet me plaît et ensuite j'essaie de le comprendre », racontait-il. Avec lui, la collection s'élargit. Il lui donne plus de cohérence, complète certains ensembles, comme ceux des boucliers ou des terres cuites africaines, en crée de nouveaux, tels ceux des pièces archéologiques des steppes ou des Dông Son du Vietnam. Pour documenter ces trésors, il n'hésite pas à faire appel aux meilleurs ethnologues et historiens.

Au fil du temps, les objets s'accumulent. Parmi eux, des pièces rares, comme ce bouclier de la petite île d'Atauro, au nord-est de Timor, ou ce malagan de Nouvelle-Irlande. D'autres, aux destins rocambolesques, comme ce masque hongwe de la République du Congo. Acquis par Charles Ratton et vendu au MoMa de New York en 1939, cette sculpture a longtemps été considérée comme l'une des sources d'inspiration de Picasso pour ses *Demoiselles d'Avignon*. Et puis, comme dans chaque collection, il y a une Joconde. La sienne provenait de l'antique cité d'Ifè, au Nigeria : le sceptre « au cavalier », vieux de quelque 800 ans, aussi raffiné qu'un Donatello, et fabriqué avec la technique de la cire perdue.

Quand Jean Paul Barbier-Mueller parcourt le monde, c'est toujours en quête d'un « mythe oublié » ou d'objets délaissés par les spécialistes. Il achète sans relâche de nouvelles pièces, qu'il finance grâce à sa société immobilière. La découverte chez un antiquaire, à Amsterdam, d'une statuette de l'île de Nias, à l'ouest de Sumatra, ouvre un nouveau chapitre de l'histoire de la collection. Ébloui par la beauté de sa coiffe pointue, Barbier-Mueller décide de se rendre en Indonésie, accompagné de son épouse, à la découverte d'un art encore méconnu. De ses multiples voyages, il rapportera près de 1.000 objets, aujourd'hui cédés ou offerts au Musée du quai Branly.

En Inde, cette fois, ce sont les pièces exceptionnelles des chasseurs Naga qu'il va faire connaître. Parmi elles, des ornements royaux et des sculptures en bronze. « Il aimait découvrir et mettre en

lumière des objets qui intéressaient peu de personnes », explique Laurence Mattet. Même chose lors d'un voyage en Côte d'Ivoire, où il découvre les bronzes des Lorhon, que les catalogues de vente de l'époque assimilent à tort aux Sénoufo...

Le rythme des acquisitions s'accélère

Toute sa vie durant, cet esthète n'aura eu de cesse de vouloir partager sa passion avec le public et de faire voyager ses collections. En mai 1977, il inaugure le musée privé Barbier-Mueller, à Genève, trois mois après le décès de Josef Mueller. La passion du collectionneur cohabite désormais avec la rigueur du directeur de musée. Le rythme des acquisitions s'accélère pour honorer les expositions qu'il organise. La collection va ainsi voyager à travers le monde, grâce à une importante politique de prêts. Afrique du Sud, France, États-Unis... Suite à une exposition itinérante en Espagne, la municipalité de Barcelone s'émerveille devant les œuvres d'art précolombien exposées lors du 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique. La ville souhaite à tout prix les conserver. En 1997, le Museu Barbier-Mueller ouvre dans le palais Nadal, avec une option d'achat par les autorités catalanes. Mais la crise financière est passée par là. La belle aventure s'achève en 2012, le musée ferme définitivement ses portes et les 300 pièces sont mises en vente chez Sotheby's, l'année suivante à Paris.

Aujourd'hui, la relève est assurée. Les trois fils sont à leur tour des collectionneurs avertis. Comme sa mère, Thierry s'est tourné vers l'art contemporain, Gabriel collectionne, lui, les armes et les armures japonaises, Stéphane a choisi les monnaies de l'Histoire de France et la peinture du XVIII^e siècle. Quant à Diane, l'une des petites-filles, elle s'intéresse à la littérature. Ils ne compléteront peut-être pas la collection de leur père et de leur grand-père, mais ils continueront, c'est sûr, à la faire vivre...

Mémo

Musée Barbier-Mueller. 10 rue Jean-Calvin, 1204 Genève, Suisse. www.barbier-mueller.ch

3 questions à... Alain de Monbrison

Quelle est, selon vous, la qualité majeure de la collection Barbier-Mueller ?

C'est d'abord le fait d'avoir constitué des ensembles très cohérents d'objets, aussi précieux que simples. Je pense notamment aux bronzes archéologiques de la civilisation des Đông Sơn au Vietnam, mais aussi aux sièges africains, un legs de Josef Mueller que Jean Paul Barbier-Mueller s'est attaché à compléter. C'est aussi une collection universelle qui rassemble aussi bien des objets d'Afrique que d'Océanie, ou encore d'Indonésie. Sans compter son ensemble d'art précolombien qui s'est imposé comme une référence. Elle est également exceptionnelle par la rareté de certaines pièces, référencées nulle part ailleurs... et par la beauté qui unit tous les objets.

En quoi Jean Paul Barbier-Mueller fut-il un très grand collectionneur ?

Son œil, si particulier et si juste... et sa grande érudition. Jean Paul Barbier-Mueller était un homme de culture qui ne laissait rien au hasard. Quand il commençait une collection, il s'y investissait entièrement. Il étudiait tous les objets, consultait les meilleurs ethnologues et historiens. Il avait aussi un flair incroyable, hérité de Josef Mueller. C'est comme cela qu'il s'est intéressé à l'art océanien, au moment où certains musées allemands ou hongrois se séparaient d'une partie de leurs collections. Il a tout de suite compris qu'il fallait les acheter. Même chose avec les objets d'Indonésie, encore peu

connus à l'époque en Europe. Barbier-Mueller avait une longueur d'avance sur le marché, mais cela n'était pas sa préoccupation : il achetait avant tout par plaisir.

Peut-on aujourd'hui encore collectionner à la manière d'un encyclopédiste ?

Oui, je le crois. C'est vrai que ces 30 dernières années, les prix de l'art tribal se sont envolés. L'ouverture du musée Dapper, au milieu des années 1980, puis celle du Musée du quai Branly, ont suscité un regain d'intérêt pour ces objets. De nouveaux collectionneurs plus fortunés se sont intéressés à ce marché de niche. Toutefois, nous sommes encore très loin d'atteindre les sommets de la peinture. Les pièces du Gabon et du Congo font toujours partie des œuvres les plus recherchées, donc forcément les plus chères. Mais quelle que soit la région ou l'ethnie, c'est avant tout l'objet « exceptionnel » qui attire les acheteurs aujourd'hui. Surtout, il est possible d'acquérir de très beaux objets pas encore à la mode à des prix tout à fait raisonnables. Jean Paul Barbier-Mueller l'a d'ailleurs toujours dit, lui qui commentait si souvent les ventes publiques de l'année dans sa revue *Arts & Cultures*. Se spécialiser sur une ethnie ou un thème, c'est à mon avis se priver d'une quantité d'objets intéressants.

Alain de Monbrison est marchand en arts primitifs, membre du Syndicat National des Antiquaires. Il est expert auprès du Syndicat Français des Experts Professionnels en œuvres d'art et objets de collection.

Exposition : La Biennale Paris

La Biennale Paris : le vent du renouveau

<https://fr.artmediaagency.com/127587/la-biennale-paris-le-vent-du-renouveau/>

Mémo

La Biennale Paris. Du lundi 11 au dimanche 17 septembre, de 11 heures à 21 heures. Nocturnes jusqu'à 23 heures les mardi 12 et jeudi 14 septembre. Vernissage le dimanche 10 septembre à partir de 11 heures. Nef du Grand Palais, avenue Winston-Churchill, Paris VIII^e. www.biennale-paris.com
Nouvelle formule pour une foire historique. Cette année, La Biennale Paris entame sa renaissance dans le plus pur respect des traditions. À constater *de visu* au Grand Palais, jusqu'au 17 septembre. Le salon le plus huppé de la planète, fort de son héritage, s'ouvre vers de nouveaux horizons.

« Confiance, confiance, confiance ! » Telle pourrait être, s'il en fallait une, la devise de cette 29^e édition de la Biennale, ex-Biennale des Antiquaires, qui se tient actuellement au Grand Palais jusqu'au 17 septembre... Et ce n'est sûrement pas Christopher « Kip » Forbes, président de ce nouvel opus, qui prétendrait le contraire. « La Biennale Paris est la foire la plus importante dans son domaine en France et l'une des plus importantes au monde », affirme le milliardaire américain qui, cette année, succède à Henri Loyrette, l'ancien président du Louvre. « J'essaierai de conserver le niveau d'excellence établi par mes éminents prédécesseurs et j'espère contribuer à faire de cette édition de la Biennale la plus brillante ayant jamais existé ». Le pari est lancé... Christopher Forbes parviendra-t-il à le tenir ?

Christopher Forbes, ambassadeur de choc

En faisant appel cette année à une personnalité majeure du marché de l'art, le Syndicat National des Antiquaires, organisateur de l'événement, a fait le choix de la compétitivité. Dans le milieu, Christopher Forbes est en effet de ceux que l'on ne présente plus. Forbes, c'est avant tout un nom à la

résonance planétaire, associé au magazine éponyme, l'une des principales revues financières américaines, connue pour son classement annuel des plus grandes fortunes mondiales. La renommée de l'homme d'affaires parle donc en sa faveur et au bénéfice des actions qu'il soutient. S'il fallait résumer le profil de Christopher Forbes, on pourrait dire que celui-ci correspond, à peu de choses près, à celui du parfait amateur d'art. Après avoir obtenu un diplôme en histoire de l'art à la prestigieuse université de Princeton, le jeune homme a fait ses premières armes dans la maison familiale fondée par Bertie Charles, son grand-père, avant de devenir curateur. Par la suite, Christopher Forbes s'est essentiellement consacré au mécénat de nombreux artistes, tout en prenant part à la direction d'institutions culturelles fameuses, en tant que membre de comités de musées (Brooklyn Museum, New York Academy of Art, Victorian Society in America, ou encore Prince of Wales Foundation...). Au mitan d'une carrière bien remplie, le vieux loup de mer du marché de l'art arbore aujourd'hui la double casquette de président de La Biennale Paris et de figure centrale de l'American Friends and International Council of the Louvre, dont il est l'un des membres fondateurs. Christopher Forbes est également connu pour être un grand collectionneur. Depuis de nombreuses années, il prend soin d'alimenter le coffre au trésor du clan familial, au gré de ses pérégrinations autour du globe. Si son père Malcolm collectionnait avec une avidité peu commune les célèbres œufs de Fabergé, lui se sera emballé pour le Second Empire. Une passion française nourrie par les souvenirs de Napoléon III et l'impératrice Eugénie, étonnante collection qu'il mettra en vente en mars 2016 chez maître Osenat à Fontainebleau, et sur laquelle les musées français se sont littéralement rués.

À l'aube de ce 29^e anniversaire, le Syndicat National des Antiquaires entend donc bien profiter de l'expérience de cette éminente figure pour saisir l'opportunité d'un nouveau départ, et rendre à la Biennale le glorieux éclat que celle-ci avait su conquérir au fil de ses éditions successives. Exit, donc, les vieux démons. Désormais, place aux changements. La Biennale est devenue annuelle et son organisation a été revue en profondeur. Depuis 2016, une « Commission Biennale » composée de quatorze membres a pour principale mission de superviser la rigoureuse sélection des galeries participant à l'événement. Parmi les membres de ce cénacle, réunis cette année, six sont issus du Syndicat National des Antiquaires, organisateur de la Biennale. Il s'agit de Mathias Ary Jan (actuel président du SNA), Anisabelle Berès, Benjamin Steinitz, Corinne Kevorkian, Éric Coatalem et Dominique Chevalier. Pour seconder ces professionnels aguerris, huit personnalités indépendantes ont été nommées en sus, tels le prince Ayn Al-Ahmad Khan, le décorateur Jacques Garcia ou encore l'homme d'affaires et grande figure du groupe Richemont, Alain-Dominique Perrin... Du beau monde en somme, qui aura eu fort à faire pour sélectionner la fine fleur des galeries parisiennes et étrangères admises à s'engager dans cette édition 2017.

93 exposants sur le pont

Près d'une centaine d'exposants, dont 33 internationaux, participent cette année aux festivités sous la nef du Grand Palais. Dans le cadre d'une scénographie à nouveau conçue par Nathalie Crinière, les marchands proposent au public environ 5.000 objets d'art. Une sélection de ce que l'on peut trouver de plus beau sur le marché en ce moment... Nouveauté des temps, le parcours est désormais agencé selon une disposition des stands en trois allées strictement identiques, dans un souci de représentativité et d'équité. « C'est l'agrément de la visite qui détermine la répartition des stands », affirme Mathias Ary Jan, le président du SNA.

Plus que jamais désireuse de retrouver les faveurs du public, la Biennale se veut conçue comme un « grand musée éphémère », un lieu d'échanges et de rayonnement culturel à l'échelle internationale. Notons au passage que le taux de renouvellement élevé (80 %) témoigne ici de la confiance que les marchands accordent aux organisateurs de l'événement. Dans le flot des galeries sélectionnées, citons par exemple Bailly, Fleury ou Aktis, qui portent haut les couleurs de l'art moderne, Richard Green ou

Alexis Bordes pour la partie tableaux anciens, Mullany et Sycomore Ancient Art présentant quelques beautés muettes de bronze ou de marbre... Côté carats, Boghossian, Bernard Bouisset et Pautot-Sugères offrent des trésors de joaillerie, tandis que Gastou, Lacoste ou Mathivet dévoilent quelques merveilles des arts décoratifs du XX^e siècle... Pour ceux qui sentiraient monter l'appel du large, pas de panique : il est également possible, au fil des allées, de jeter l'ancre du côté de la galerie Mermoz pour l'art précolombien, chez Christophe Hioco et Corinne Kevorkian pour les objets de l'Inde ancienne, aux Ateliers Brugier pour la Chine et le Japon, chez Eberwein pour l'archéologie égyptienne et puis chez Meyer Oceanic Art, histoire de pousser jusqu'aux lisses banquises de l'art eskimo... À La Biennale Paris, si le choix est vaste, le dénominateur, lui, est commun : la rareté.

Parmi les (très) beaux lots exposés cette année, signalons la présence d'un *Paysage anthropomorphe* de Pablo Picasso, mis en vente par la galerie Hélène Bailly. Une œuvre de 1963, relativement singulière dans la production du peintre, qui n'est pas sans rappeler le procédé de reconstitution morcelée qu'utilisait Arcimboldo en son temps pour réaliser ses célèbres portraits. La galerie Kevorkian présente pour sa part une statuette féminine en albâtre de 13 cm de hauteur, probablement originaire d'Anatolie et se rattachant au groupe des idoles néolithiques des Cyclades, datée du V^e-IV^e millénaire avant J.-C. Il s'agit de l'effigie d'une « déesse mère » protectrice, dont les formes généreuses, stéatopyges, évoquent la fertilité. De son côté, le joaillier indien Nirav Modi expose une collection évoquant la nature, du lotus à la fleur de jasmin, le tout Influencé par l'art moghol, la magnificence des maharadjahs et le mouvement impressionniste. La galerie Chevalier présente cette année encore de belles pièces de tapisserie, à l'image de celles tissées au XVII^e siècle aux Gobelins, pour Jean-Baptiste Colbert, sur le thème des *Chasses de Maximilien*.

La collection Barbier-Mueller

Mais le zénith de la manifestation sera peut-être atteint avec l'exceptionnelle exposition de pièces issues de la collection Barbier-Mueller, qui se déploie dans deux salles de 110 m² chacune, situées aux deux extrémités du Grand Palais. À l'occasion de la Biennale, l'illustre famille de collectionneurs suisses se joint à la fête pour exposer plus de 130 objets d'art patiemment amassés par ses membres, de génération en génération, depuis plus d'un siècle. Tout commença au début du XX^e siècle quand le grand-père, Josef Mueller, entreprit d'acquérir des œuvres d'artistes modernes à des prix qui en laisseraient plus d'un songeur aujourd'hui. Josef fréquenta notamment Ambroise Vollard, il acheta des toiles de Hodler, Picasso et Cézanne. Joseph Mueller est surtout connu pour avoir constitué l'une des plus importantes collections d'art primitif au monde. Celle-ci est composée d'objets africains, asiatiques et océaniens, dont une bonne partie est aujourd'hui présentée au musée Barbier-Mueller de Genève, qui fête cette année ses 40 ans. Au fil du temps, les descendants de Josef ont ensuite complété le tableau, d'abord Monique et Jean Paul Barbier-Mueller, puis les enfants Thierry, Gabriel et Stéphane, jusqu'à aujourd'hui... C'est ainsi un véritable trésor de perles rares provenant de tous les horizons qui est présenté aux yeux des visiteurs à l'occasion de la Biennale.

En délaissant les carcans esthétiques au bénéfice des plus beaux élans du primitivisme, les artistes du XX^e siècle ont parfois produit des œuvres ayant pris de drôles d'airs africains ou océaniens... On crut longtemps que Picasso s'inspira du masque hongwe présenté dans le parcours de l'exposition pour peindre, en 1907, ses *Demoiselles d'Avignon*. En réalité, il n'en fut rien : l'objet avait été collecté au Congo français plus de dix ans après la réalisation du tableau... À ses côtés, on trouvera aussi un ravissant petit masque kwele ayant appartenu à Tristan Tzara, dont on sait qu'il prêta en son temps des objets issus de sa collection personnelle pour l'exposition historique « African Negro Art » au Museum of Modern Art de New York, en 1935. On pourra voir encore, présentés pêle-mêle, un tabouret royal du Cameroun, des éditions originales des XVII^e et XVIII^e siècles, des tableaux de Georg Baselitz et d'Élisabeth Vigée Le Brun, des casques japonais dits « *kawari kabuto* », voisinant avec une

Woman in Tub signée Jeff Koons... Un éventail thématique des plus transversaux, qui atteste de la finesse du goût de Josef Mueller et de ses descendants. L'exposition est accompagnée de la parution d'un livre, *Les Collections Barbier-Mueller. 110 ans de passion*, aux éditions Glénat. Autant dire que l'ardeur des collectionneurs maintient à flot la dynamique du marché de l'art. Les organisateurs de la Biennale ne s'y sont pas trompés. Chaque année, désormais, une exposition dédiée à un amateur émérite devrait se tenir dans le cadre de l'événement.

Les vertus du *vetting*

En attendant, les tuyaux fument et les moteurs tournent à bloc en coulisses, pour assurer le bon déroulement du salon. Et pour cette édition 2017, comme l'an passé, la commission en charge de l'organisation n'a pas lésiné sur les moyens. La Commission d'Admission des Œuvres (CAO) a ainsi eu la délicate mission d'expertiser les biens proposés à la vente par chaque marchand. Cette instance de contrôle rassemble des historiens de l'art, des experts indépendants, des conservateurs étrangers, des restaurateurs et autres sommités du milieu, à l'exception – notable – des exposants, afin d'éviter tout conflit d'intérêt. « Le Syndicat National des Antiquaires entend être à la pointe des mesures éthiques, affirme Mathias Ary Jan. Non pas pour les seules galeries, mais pour l'ensemble du marché de l'art ». Cette année, la CAO est coprésidée par Frédéric Castaing, président de la Compagnie Nationale des Experts (CNE), et Michel Maket, président du Syndicat Français des Experts Professionnels en œuvres d'art et objets de collection (SFEP). Ceux-ci, indépendamment du Syndicat National des Antiquaires, ont choisi les membres qui assurent le *vetting* des objets. La CAO est également assistée dans sa mission par le laboratoire français ArtAnalysis, grâce auquel l'analyse d'une pièce peut être réalisée « en direct ».

Au-delà de la seule qualité esthétique des objets, c'est bien l'authenticité des pièces qui constitue pour les organisateurs de la Biennale un enjeu majeur, dans un contexte des plus délicats pour l'ensemble des acteurs du marché de l'art. L'exigence est en effet de mise, au vu des affaires retentissantes qui ont récemment ébranlé le milieu : faux mobilier XVIII^e, carnets contestés de Van Gogh, scandale des manuscrits Aristophil, vrais ou faux meubles Prouvé et autres Cranach modernes. Pour la Biennale, comme pour les autres foires internationales, il convient aujourd'hui de garantir une sécurité maximale à l'acheteur, afin d'offrir un service toujours plus efficace, à la hauteur des enjeux. Ainsi, Frieze ou TEFAF mettent-elles également en œuvre leur propre *vetting*, avec laboratoire d'analyse en renfort, assurant ainsi la plus grande transparence possible en matière de provenance et d'ancienneté. Sans parler de la délicate question du degré de restauration de certaines pièces... Cette année, La Biennale Paris a même organisé un pré-*vetting* destiné à valider, au cours de l'été, la plupart des objets engagés par les marchands. Une myriade de précautions fort louables, peut-être teintées d'un zèle légèrement panique, allant pousser les organisateurs à qualifier la CAO de commission « la plus exigeante du monde ». Ainsi, les marchands participant à l'événement n'ont-ils droit cette fois qu'à trois réclamations sur leurs objets retoqués, pas une de plus ! Si le ton se veut rassurant, il n'en reste pourtant pas moins symptomatique des dégâts causés par les récents scandales. Car dans son principe même, l'existence de ces « super-comités » que sont les *vettings* ne repose-t-elle pas sur une profonde contradiction ? Par essence, les marchands ne sont-ils pas supposés être les garants de l'authenticité, au sein de leur galerie comme en temps de foire ? C'est même là le cœur de ce métier. La place exacerbée que prennent, d'année en année, ces jurys d'un nouveau type en dit long sur la crise de confiance que traverse le secteur. Mais deux précautions valant toujours mieux qu'une, à l'heure où la moralisation de la vie publique s'impose elle aussi comme une urgence, on ne pourra que se réjouir de ces « nouveaux standards ». Alors, prendre le mal à la racine ne consiste-t-il pas, au bout du compte, à revoir les chaînes de décision, à dégripper les vieux rouages du marché de l'art, pour qu'enfin celui-ci cesse d'engendrer lui-même les démons qui le persécutent ?

Une concurrence acharnée

Ainsi, entre dissipation des nuages noirs et embellie possiblement durable, La Biennale Paris semble désormais fièrement voguer vers de nouveaux horizons. Au gré des courants et des caprices du vent, bien des questions aujourd'hui restent bien sûr encore en suspens. L'organisation de la foire a-t-elle réellement achevé l'introspection qui lui permettra de pérenniser l'événement, *a fortiori* sur un rythme annuel ? Comment combler l'absence née du départ du salon Paris Tableau, parti en juin dernier à Bruxelles ? Quid du retour en grâce des stands de joaillerie et de haute horlogerie, prévu pour l'édition prochaine ? Autant de choix stratégiques...

Dans le contexte de bataille acharnée que se livrent les foires internationales, le Syndicat ajuste le cap, espérant bien revenir aux fondamentaux qui firent jadis la superbe de l'événement. On sait que l'identité de la place parisienne – cet écosystème fait de petites maisons dirigées par de grands marchands – est une donnée capitale. L'enjeu ici n'est pas seulement commercial, il est aussi historique et culturel. *Fluctuat nec mergitur*... Pour l'heure, battue par les flots, la Biennale ne sombre pas. Puisse-t-elle toujours faire honneur à la devise de la ville qui l'accueille, dans ce Grand Palais comptant parmi les plus beaux écrins, et croiser au tout premier plan des foires classiques. Tout est là pour y croire. Alors, bon vent !

Zoom

Hors les murs

La figure du collectionneur est décidément à la mode, en ce moment. Si La Biennale Paris met à l'honneur la famille Barbier-Mueller, deux expositions parisiennes, organisées en parallèle de l'événement, font elles aussi la part belle à la personnalité de grands amateurs d'art. La première, au musée Marmottan, se penche sur le cas de « Monet collectionneur ». Une facette peu représentée du père de l'impressionnisme, qui rappelle que les grands maîtres furent souvent les premiers à apprécier le travail de leurs pairs... Le second accrochage, qui se déroule au musée Jacquemart-André, aborde le thème des trésors impressionnistes de la collection des Hansen, conservée à Ordrupgaard, près de Copenhague. C'est dans leur imposant manoir de campagne que Wilhelm et Henny Hansen, à l'instar du couple Jacquemart-André à Paris, ont accumulé entre 1916 et 1918 une collection unique d'œuvres impressionnistes et modernes. Où l'on retrouve les plus grands noms, de Corot à Sisley, de Cézanne à Pissarro. Le musée présente ici une sélection de plus de 40 tableaux, réunis pour la première fois à Paris.

« Monet collectionneur », du 14 septembre 2017 au 14 janvier 2018. Musée Marmottan-Monet, 2 rue Louis-Boilly, Paris XVI^e. www.marmottan.fr

« Le jardin secret des Hansen. La collection Ordrupgaard », du 15 septembre 2017 au 22 janvier 2018. Musée Jacquemart-André, 158 boulevard Haussmann, Paris VIII^e. www.musee-jacquemart-andre.com

Exposition : Une exposition de Salvador Dali prévue pour 2020

au Musée de Rabat

Jeudi 10 Août 2017 modifié le Vendredi 11 Août 2017 - 10:37

http://www.atlasinfo.fr/Une-exposition-de-Salvador-Dali-prevue-pour-2020-au-Musee-de-Rabat_a84265.html

Un accord de principe a été conclu, jeudi à Figueras (nord-est de l'Espagne) pour l'organisation, à l'automne 2020 au Musée Mohammed VI d'art moderne et contemporain (MMVI) de Rabat, d'une grande exposition des œuvres du célèbre artiste surréaliste Salvador Dali.

Le président de la Fondation nationale des musées (FNM), Mehdi Qotbi a été reçu à la mairie de Figueras par la maire de la ville et vice-présidente de la Fondation Gala-Salvador Dali, Marta Felip, pour examiner les possibilités d'organiser une exposition au MMVI consacrée au maître du surréalisme.

Cette rencontre s'est déroulée en présence notamment du Consul général du Maroc à Barcelone, Yassir Fares, du Consul général du Maroc à Gérone, Mohamed Harrak et de la directrice du Musée Salvador Dali, Montse Aguer i Teixidor, ainsi que de représentants de la communauté marocaine établie à Figueras. Une réunion similaire a eu lieu ensuite au siège de la Fondation Gala-Salvador Dali, suivie d'une visite au musée Salvador Dali.




Dans une déclaration à la MAP, M. Qotbi a indiqué avoir été invité à Figueras par la direction de la Fondation Gala-Salvador Dali, dans la perspective d'organiser à Rabat une exposition dédiée à cette grande figure de l'art du XXème siècle, après le succès considérable de l'exposition sur Picasso.

«La disponibilité d'une exposition sur Salvador Dali est tout à fait à l'ordre du jour», s'est -M. Qotbi, affirmant qu'un accord de principe a été conclu pour une exposition à l'automne 2020.

Peintre, sculpteur, graveur, scénariste et écrivain, Salvador Dali (1904-1989) est considéré comme l'un des principaux représentants du surréalisme, et comme l'un des plus célèbres peintres du XXème siècle.

Exposition : Isidore Isou à Berlin

formation transmise pas Igor Mocanu



ISIDORE ISOU

FROM LETTRISM TO ETERNITY

the last exhibition in Sonnenallee 99 and the first solo show in Berlin of the founder of lettrism Isidore Isou (1925-2007) for the 10th year anniversary of his death, with more than 500 original manuscripts, documents, photographs, books, magazines, sounds, films, records, affiches, multiples, drawings, objects and canvases from 1945 to 2007

(curated by Frédéric Acquaviva)

AUG 29th 2017 OPENING
with performances, by Jean-Paul CURTAY (FR), BROUTIN (FR), Igor MOCANU (ROM), Loré LIXENBERG (UK) and Frédéric ACQUAVIVA (FR)

+ launching of the book by Isidore ISOU « Lettre aux grands de ce monde » (Editions Acquaviva#35)

7pm doors
8pm performances
+ tabulé rasa soirée 4.3 (free drinks, free food)
10pm police
free entry ("create or donate")

AUG 30 - SEPT 28
visit by appointment only: info@laplaquetourante.org

SEPT 29, 8PM
finissage of the Isou show and finissage of La Plaque Tournante at Sonnenallee 99 « FUCK GENTRIFICATION » with Isidore ISOU's « Symphony n°5 » realised by Frédéric ACQUAVIVA

la plaque tournante
www.laplaquetourante.org Sonnenallee 99 • 12045 Berlin

Photo: Diplomatic Archives, Ministry of Foreign Affairs of Romania

Poster: Frédéric ACQUAVIVA

The last exhibition in Sonnenallee 99 and the first solo show in Berlin of the founder of lettrism Isidore Isou (1925-2007) for the 10th year anniversary of his death, with more than 500 original manuscripts, documents, photographs, books, magazines, sounds, films, records, affiches, multiples, drawings, objects and canvases from 1945 to 2007

(curated by Frédéric Acquaviva)

AUG 29th

2017

OPENING

with performances, lecture and music spatialisation by Jean-Paul CURTAY (FR), BROUTIN (FR), Igor MOCANU (ROM), Loré LIXENBERG (UK) and Frédéric ACQUAVIVA (FR)

• launching of the book by Isidore ISOU

« Lettre aux grands de ce monde » (Editions AcquAvivA#35)

7pm doors

8pm performances + tabulé rasa 4.3 (free drinks, free food)

10pm police

free entry (« create or donate »)

AUG 30- SEPT 28

visit by appointment only :

info@laplaquetournante.org

SEPT 29, 8PM

finissage of the Isou show

and finissage of La Plaque Tournante at Sonnenallee 99

« FUCK GENTRIFICATION »

with Isidore ISOU's « Symphony n°5 »

realised by Frédéric ACQUAVIVA

Agenda

Les rêves mystérieux et érotiques de Paul Delvaux	Palais Lumière Espace d'exposition Quai Albert Besson 74500 Evian Tél. 04 50 83 15 90	04/07/2017	1 ^{er} octobre 2017
André Breton et l'art magique	LaM – 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq	24/06/2017	15 octobre 2017
Eureka DALI	Musée d'art moderne de Céret. 8, Bd Maréchal Joffre 66400 Céret – France T (33) 04 68 87 27 76	24 juin 2017 10 h-19 h00	1 ^{er} octobre 2017 10 h-19 h00
Les spectres du surréalisme	Les rencontres de la photographie 34 rue du Dr Fanton 13200 Arles	3 juillet 2017 10 h-19 H30	24 septembre 2017 10 h-19 H30
Jacques Prévert,	CCI de Cerisy – Le	11 août 2017	18 août 2017

détonations poétiques	Château, 50210 Cerisy-la-Salle		
Acheter le merveilleux – galeries, collectionneurs et marchands du surréalisme, 1945 – 1969	Centre allemand d'histoire de l'art, Paris Hôtel Lully 45, rue des Petits Champs F-75001 Paris	28 septembre 2017	29 septembre 2017
Les Primitifs modernes – Les collections de Wilhelm Uhde	La M – 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq	29 septembre 2017	7 janvier 2018
Dada Africa	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	18 octobre 2017	19 février 2018
Arthur Cravan Dada Barcelona	Museu Picasso Barcelona	25 octobre 2017	28 janvier 2018
Networks, Museums and Collections. Surrealism in the United States	DFK Paris	27 novembre 2017	29 novembre 2017
Conférence : L'Art pour résister	Salle des Fêtes Place Marius Tracy 13770 Venelles	30 novembre 2017 à 19h	30 novembre 2017 à 19h

Bonne semaine,

Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@univ-paris3.fr)
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

**La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[<http://melusine-surrealisme.fr>],
est une production de l'APRES
(Association pour l'étude du surréalisme
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 34



Sommaire

Théâtre : <i>L'Arve et l'Aume</i> d'Antonin Artaud	1
Cinéma : Peggy Guggenheim, la collectionneuse	4
DVD : Le Complexe de Frankenstein	7
Blog : Des brouettes à la pelle	8
Exposition : Collioure, Marcos Peinado accroche ses toiles au Château Royal.....	8
Pépîte numérique : DUCHAMP S'INVITE CHEZ JARRY	13
Agenda	13

Théâtre : *L'Arve et l'Aume* d'Antonin Artaud

Dimanche 27 août à 11h, 15h et 17h. Entrée libre. Les Foulées de Chaumussay, salle des fêtes de Chaumussay.



L'ARVE ET L'ÂME
D'ANTONIN ARTAUD
d'après Alice au pays des merveilles
de Lewis Carroll

COMPAGNIE LE T.O.C.
Avec Emilie Paillard
Mise en scène Mirabelle Rousseau
Dramaturgie Muriel Malguy
Scénographie Clémence Kazémi
Lumières Manon Lauriol
Costumes Marine Provent

Spectacle à partir de 5 ans

ENTREE LIBRE

DIMANCHE 27 août à 11 h, 15 h et 17 h 00
LES FOULEES DE CHAUMUSSAY
Salle des fêtes, 37350 Chamussay
Contact : Le T.O.C. www.letoc.fr - compagnietoc@gmail.com



Avec **Emilie Paillard**
 Mise en scène **Mirabelle Rousseau**
 Dramaturgie **Muriel Malguy**
 Scénographie **Clémence Kazémi**
 Régie générale **Esther Silber**
 Son **Kerwin Rolland**
 Lumières **Manon Lauriol**
 Costumes **Marine Provent**
 Durée **35 minutes**
 A partir de **7 ans**

Production Compagnie T.O.C. Co-production CG93 dispositif In Situ, Collège Jacques Prévert de Noisy Champ, en partenariat avec le Nouveau Théâtre de Montreuil

« Lorsque j'emploie un mot MOI, dit Dodu Mafflu d'un ton plutôt méprisant, il dit juste ce que j'ai décidé de lui faire dire... ni plus ni moins. La question est de savoir, dit Alice, si vous avez le pouvoir de faire dire aux mots tant de choses équidistantes, multiples et bourrigrumpies de variantes infinies. »

[Antonin Artaud]

Intentions

Écrit à Rodez en 1943, corrigé et repris en 1946, *L'Arve et l'Aume* est une traduction et une adaptation d'un chapitre d'*Alice au Pays des Merveilles* de Lewis Carroll dans « De l'autre côté du miroir ». Le

sous-titre donné par Artaud au texte résume son projet littéraire : une « tentative anti-grammaticale à propos de Lewis Carroll et contre lui ».

Alice a quitté sa maison pour se retrouver dans un monde qui n'a plus de sens. Humpty Dumpty (Dodu Mafflu) tour à tour professoral, littéral ou délirant, lui enseigne comment, avec les mots-valises, les choses et les mots peuvent entretenir un rapport variable et distendu. L'œuf grammairien se montre déjà péremptoire chez Carroll, mais au-delà de la seule affirmation du non sens, Artaud charge et investit les mots d'une puissance rythmique supplémentaire leur conférant une vie propre. Le texte devient une expérience physique tant pour Alice que pour les spectateurs.

Avec un dispositif extrêmement simple, le TOC souhaite faire de *l'Arve et l'Aume* un spectacle nomade, capable de se transposer dans des espaces qui permettent la proximité d'une rencontre avec un public restreint. Nous sommes dans la chambre d'Alice, symbolisée par une armoire, objet quotidien qui se transforme, gouffre potentiel prêt à l'aspirer définitivement dans le non-sens.

[Muriel Malguy et Mirabelle Rousseau]

Cinéma : Peggy Guggenheim, la collectionneuse

De Lisa Immordino Vreeland, genre Documentaire, 1h26

Libre et avant-gardiste, Peggy Guggenheim a traversé les bouleversements du XXème siècle aux côtés d'artistes qu'elle a fait connaître mondialement. Elle a notamment révélé le talent de Jackson Pollock, Alexander Calder ou encore Max Ernst. Des entretiens inédits de Peggy Guggenheim elle-même ainsi que des témoignages d'artistes et de critiques d'arts mettent en lumière la vocation et la vie tumultueuse de cette grande collectionneuse et icône de l'art moderne.



« Peggy Guggenheim, la collectionneuse », documentaire de Lisa Immordino Vreeland. MK2 FILMS

L'avis du « [Monde](#) » - A voir

La vie tumultueuse de Peggy Guggenheim est bien connue. Sa voix, beaucoup moins. C'est elle que l'on entend tout au long du documentaire que lui consacre Lisa Immordino Vreeland, Peggy Guggenheim, la collectionneuse. Un petit miracle, des cassettes enregistrées jadis par sa biographe

officielle, Jacqueline Bogard, qui avaient été égarées. Des heures d'interview retrouvées par la documentariste dans une cave de Park Avenue, à New York.

Sa voix, mais pas seulement : le film est remarquable par la quantité de ses intervenants, témoins de la vie de Peggy ou commentateurs posthumes. Ce ne sont pas les moins intéressants : il faut voir les lumières qui brillent dans les yeux du marchand américain Larry Gagosian quand il évalue sa collection à « plusieurs milliards de dollars », répétant même, rêveur et un brin jaloux, le mot « milliards »... Ce qui, lorsqu'on apprend que l'ensemble des œuvres fut acquis pour environ 40 000 dollars, peut effectivement laisser songeur...

Mais on aurait tort de penser que l'argent fut le moteur de Peggy Guggenheim. D'abord, parce qu'elle n'en a jamais manqué. Elle est née en 1898 dans une famille juive new-yorkaise richissime et même si, à la mort de son père Benjamin, qui périt lors du naufrage du Titanic, on apprend qu'il a dilapidé la fortune familiale, ses oncles s'emploient à la renflouer en partie : à 21 ans, Peggy est à la tête d'un pécule évalué à 450 000 dollars, ce qui, en 1919, est considérable. Elle pourrait amplement se passer de travailler, mais décide de s'occuper en œuvrant dans une librairie de New York. C'est à travers les livres qu'elle découvre l'art, et cela va changer sa vie.

« Mouton noir »

Car Peggy est, et demeurera sa vie durant, le vilain petit canard de la famille Guggenheim. Les témoins interrogés dans le film usent même de la formule « mouton noir ». Elle n'est pas jolie, une opération de chirurgie esthétique ratée l'a affligée d'un nez assez indésirable. Elle n'a aucun souci des conventions. Elle se révèle aussi d'une nymphomanie – c'est le mot utilisé par un critique lors de la publication de ses mémoires – prodigieuse. Jetez ces ingrédients dans le cocktail du Paris des Années folles, celui de la « Génération perdue », et le mélange ne peut qu'être explosif.

Première mission, perdre sa virginité. Écoutons-la : « C'est à cela que m'a servi Laurence Vail ! ». Elle parle ici de son premier mari, un artiste et écrivain bohème de Montparnasse qui buvait beaucoup, la battait un peu, et lui fit deux enfants, un fils, Sindbad, puis une fille, Pegeen. Il lui présenta également la faune des Montparnos, mais aussi Man Ray, Isadora Duncan, James Joyce, Ezra Pound, André Masson, Samuel Beckett ou Marcel Duchamp. Ces deux derniers seront, en matière d'art au moins pour le second, ses mentors.

En janvier 1938, elle est à Londres où elle ouvre sa première galerie, baptisée « Guggenheim Jeune », ce qui lui vaut les foudres d'Hilla de Rebay, la directrice du musée créé par son oncle Solomon à New York, indignée, lui écrit-elle, que le nom de Guggenheim puisse être associé à des pratiques commerciales... Elle y exposera Jean Cocteau, mais aussi Arp, Brancusi, Calder, Kandinsky...

Outre Duchamp, elle bénéficiait aussi des conseils d'Herbert Read, l'un des plus importants critiques et historiens d'art britanniques. Avec lui, elle voulait faire un musée d'art moderne. Le projet avorta à la déclaration de guerre. Elle vint alors à Paris et acheta des œuvres d'art. « Une par jour ! ». En réalité, certainement plus, et, en ces temps troublés, pour quelques bouchées de pain.

Des expositions qui changèrent la face de l'art américain

Au moment de l'invasion allemande, elle chercha à mettre sa collection à l'abri. Elle sollicita le Louvre, lui-même en plein déménagement, où l'on considéra que « ces œuvres ne méritaient pas d'être sauvées » – elle aura plus tard le plaisir de rappeler cette fière réponse lors de son discours au vernissage de sa collection exposée au Musée de l'Orangerie – mais parvint à les rapatrier à New York. Elle-même s'y réfugia, non sans avoir aidé financièrement l'Américain Varian Fry, qui avait organisé à Marseille une filière d'évasion, à évacuer de France les artistes menacés par le régime nazi.

Parmi eux, Max Ernst, qu'elle épouse. Et qui la trompe avec une jeune artiste, Dorothea Tanning. Celle-ci faisait partie d'une exposition dédiée aux femmes artistes, sans doute une première mondiale. Elles étaient 31 : « J'aurais dû n'en exposer que 30. Ce fut mon erreur. »

L'accrochage avait lieu dans sa nouvelle galerie, « Art of this Century », ouverte à New York en 1942. Un lieu étonnant où, outre les maîtres européens en exil, elle exposa la jeune génération abstraite américaine, dont Jackson Pollock, qu'elle fut la première – encouragée par Mondrian ! – à découvrir et à collectionner. Elle conserva la galerie jusqu'en 1947, date de son retour en Europe, et les expositions qu'elle y organisa changèrent la face de l'art américain.

Palais vénitien

En 1948, lors de la Biennale, Venise lui prêta le pavillon de la Grèce, alors encore en pleine guerre civile, pour montrer sa collection. L'exposition d'œuvres si radicales marqua profondément la biennale, et l'orienta définitivement vers l'art le plus contemporain. L'année suivante, elle fit l'acquisition du palais Venier dei Leoni, un bâtiment atypique à Venise : il ne comporte qu'un rez-de-chaussée et semble inachevé. Elle s'y installa avec ses chiens, ses amants – les travaux dans le palais lui assuraient un vivier de jeunes peintres, en bâtiment ceux-là – et ses collections : des pans entiers de l'histoire de l'art du XXe siècle.

Les œuvres voisinaient, selon un principe à l'époque peu commun, avec des pièces d'arts africain et océanien, et une salle était réservée à sa fille Pegeen, qui peignait non sans talent, avant sa mort brutale en 1967. Peggy elle-même mourut le 23 décembre 1979. Son urne funéraire fut placée dans le jardin du palais, à côté des tombes de ses 14 chiens.

Voilà pour une existence déjà peu banale. Mais ce que le film met bien en lumière, à travers les témoignages, c'est l'invention d'une vie à travers l'art : « Le sexe et l'art étaient indissociables dans son esprit », dit un intervenant, idée que développe le critique Donald Kuspit : « L'art a donné un sens à sa vie. L'avant-garde confirmait son propre côté marginal. L'art lui a permis de se découvrir émotionnellement ». Et accessoirement, dit plus perfide son collègue John Richardson, de devenir « elle-même une personnalité, une star ». « Elle était sa création la plus réussie », commente Larry Gagosian.

Mais elle était aussi mécène – Pollock recevait de sa part une rente mensuelle, et elle donna plusieurs de ses tableaux à des musées – et, aussi incroyable que cela puisse sembler aujourd'hui, méprisait l'argent : elle croyait, la pauvre, que l'art était plus important.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/07/26/peggy-guggenheim-la-collectionneuse-portrait-d-une-decouvreuse-d-artistes-excentrique_5165066_3476.html#I3hvqTxPOBi2eWrp.99

DVD : Le Complexe de Frankenstein



de Alexandre Poncet et Gilles Penso, sortie en DVD le 27 septembre 2017, éditions Carlotta

UNE PLONGÉE FASCINANTE DANS L'UNIVERS DES MONSTRES DE CINÉMA ET DE LEURS CRÉATEURS

Des premiers essais en costumes aux effets spéciaux de maquillage, de l'animatronique aux images de synthèse, *Le Complexe de Frankenstein* revient sur plus d'un siècle de techniques qui ont donné naissance aux célèbres monstres que sont Godzilla, Yoda, la Reine d'*Aliens* ou les tyrannosaures de *Jurassic Park*. Les réalisateurs Alexandre Poncet et Gilles Penso donnent la parole aux artistes qui se cachent derrière chaque créature, comme Phil Tippett et Rick Baker, et aux cinéastes dont les films ont marqué l'histoire des effets spéciaux, comme Joe Dante et Guillermo del Toro. *Le Complexe de Frankenstein* célèbre cet art en perpétuel mouvement et rend hommage à ces nouveaux Dr Frankenstein, qui continuent d'émerveiller des générations de spectateurs grâce à leur inventivité et leur savoir-faire

Blog : Des brouettes à la pelle

<http://desbrouettesalapelle.blogspot.fr/>

Anthologie littéraire de la brouette où l'on trouve des citations de Tristan Tzara, Raymond Roussel, Benjamin Péret, Francis Picabia...

Exposition : Collioure, Marcos Peinado accroche ses toiles au Château Royal

<https://www.le-journal-catalan.com/collioure-marcos-peinado-accroche-ses-toiles-au-chateau-royal/45712>

L'artiste peintre barcelonais Marcos Peinado accroche ses toiles au Château Royal (Collioure) du 8 septembre au 15 octobre. « Méditerranée », son exposition organisée en partenariat avec le conseil départemental des Pyrénées-Orientales, est un vibrant et très personnel hommage aux Catalognes du nord et du sud.

Le pari de l'originalité. Le Castillet de Perpignan, le Château Royal de Collioure, le phare de la jetée de Port-Vendres, la chapelle Notre-Dame de la Salette de Banyuls-sur-Mer, le quartier de l'Eixample de Barcelone... : ces fleurons du patrimoine du pays sang et or ont été déjà mille fois pris comme modèles par des artistes de tout talent et école. Vouloir poser un regard résolument original sur eux prend donc les allures d'un véritable défi.

Marcos Peinado a relevé cette gageure avec humilité. Son unique souci : exprimer sa sensibilité, retranscrire ce que capte l'œil mais également – et surtout – les autres sens et le cœur.

Couleurs, lumière, sérénité. Les résultats sont des toiles grand format « géométriques, synthétiques, colorées » analyse Marcos. Cet ancien élève de l'école des Beaux-arts de Barcelone veille à ce que rien ne pollue la rencontre entre l'œuvre et le spectateur. Le moindre détail jugé superflu est effacé. L'essentiel s'offre au regard, comme une évidence. « *Certaines personnes trouvent mes créations apaisantes, sources de sérénité. C'est un des plus beaux compliments qu'on puisse me faire.* »

D'autres sont séduits par les couleurs vives et la luminosité qui émane de chaque lieu honoré par le peintre. « J'adore la mer Méditerranée ainsi que les Catalognes nord et sud. Leur luminosité, très riche et généreuse, met en valeur l'architecture des bâtiments, m'inspire fortement. »

Influences. Les amateurs d'histoire de l'art pourront également déceler dans le travail de Marcos l'admiration que celui-ci éprouve pour de nombreux artistes et mouvements : « *Le surréalisme de Magritte, le travail sur les couleurs de Matisse, le Bauhaus, le Constructivisme russe, l'Expressionnisme nord-américain des années 50, le travail sur le contraste clair-obscur des artistes se réclamant du Baroque.* »

Mais ici, aucun plagiat : les influences sont parfaitement digérées pour nourrir une originalité maintes fois appréciée lors d'expositions en Catalogne du sud et, plus récemment en Allemagne, à Berlin.

Autre caractéristique de notre personnage : sa manière très personnelle d'aborder la création.

Au-delà de l'image. « Lorsque je débute une œuvre, je recherche avant tout une histoire. Tout d'abord, je prends de nombreuses photographies du bâtiment. Puis je veux tout connaître sur celui-ci, son architecture, son histoire, etc. Je me transforme en enquêteur ! Je fais des recherches dans des ouvrages, sur Internet. Tout m'intéresse et me servira. Ensuite, une fois assimilés les fruits de cette préparation, je réalise de nombreux croquis en acrylique. A ce stade, mon devoir d'artiste est non pas de réaliser un « copier-coller » d'une photographie mais d'enrichir celle-ci. »

Les visiteurs de « Méditerranée » apprécieront.



L'exposition : guide pratique

Vernissage le 8 septembre à 18 h 30

Organisée par le conseil départemental des Pyrénées-Orientales, elle sera visible du 8 septembre au 15 octobre

Entrée accès au Château : 4 euros par personne.

Horaires d'ouverture : 7 jours/7 en septembre de 10 heures à 18 heures ; 7 jours/7 en octobre de 9 heures à 17 heures.

En savoir plus sur

Marcos Peinado :

– Son site Internet : www.marcospeinado.com

– Une interview de l'artiste (à partir de 3 :00)

<https://btv.playty.com/player#/video?autoplay=1&id=ART160217PARIS>

– Une galerie photos : <https://www.artiggallery.es/artistas/pintores/marcos-peinado>

L'exposition au Château Royal :

<http://www.culture66.fr/project/exposition-mediterranee-marcos-peinado/>

Le Château Royal de Collioure : <http://www.ledepartement66.fr/98-chateau-royal-de-collioure.htm>









Pépîte numérique : DUCHAMP S'INVITE CHEZ JARRY

<https://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/?p=881>

Inédit, nov. 2014 - À propos de l'adaptation du Surmâle par J.-C. Averty, 1980, par H. Béhar

Agenda

L'Arve et l'aume	La Foulées de Chaumussay – Salle des fêtes 37350 Chaumussay	27/08/2017 à 11h,15h,17h	27/08/2017 à 11h,15h,17h
Les rêves mystérieux et érotiques de Paul Delvaux	Palais Lumière Espace d'exposition Quai Albert Besson 74500 Evian Tél. 04 50 83 15 90	04/07/2017	1 ^{er} octobre 2017

André Breton et l'art magique	LaM – 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq	24/06/2017	15 octobre 2017
Eureka DALI	Musée d'art moderne de Céret. 8, Bd Maréchal Joffre 66400 Céret – France T (33) 04 68 87 27 76	24 juin 2017 10 h-19 h00	1 ^{er} octobre 2017 10 h-19 h00
Les spectres du surréalisme	Les rencontres de la photographie 34 rue du Dr Fanton 13200 Arles	3 juillet 2017 10 h-19 H30	24 septembre 2017 10 h-19 H30
Acheter le merveilleux – galeries, collectionneurs et marchands du surréalisme, 1945 – 1969	Centre allemand d'histoire de l'art, Paris Hôtel Lully 45, rue des Petits Champs F-75001 Paris	28 septembre 2017	29 septembre 2017
Les Primitifs modernes – Les collections de Wilhelm Uhde	La M – 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq	29 septembre 2017	7 janvier 2018
Dada Africa	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	18 octobre 2017	19 février 2018
Arthur Cravan Dada Barcelona	Museu Picasso Barcelona	25 octobre 2017	28 janvier 2018
Networks, Museums and Collections. Surrealism in the United States	DFK Paris	27 novembre 2017	29 novembre 2017
Conférence : L'Art pour résister	Salle des Fêtes Place Marius Trucy 13770 Venelles	30 novembre 2017 à 19h	30 novembre 2017 à 19h

Bonne semaine,

Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@arobase.univ-paris3.fr)
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr